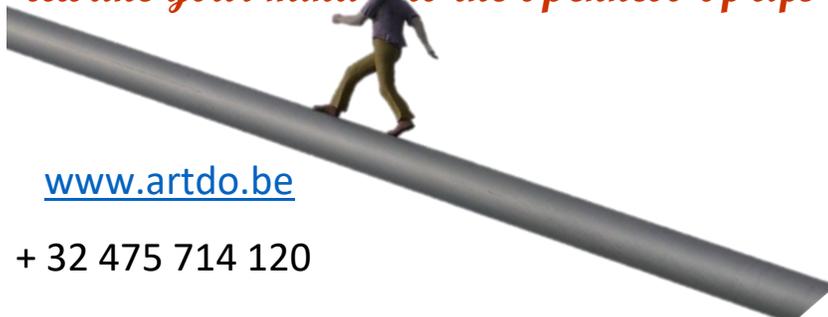




ArtDo

By experiencing the journey of art

Awake your mind to the openness of life



www.artdo.be

+ 32 475 714 120

Synthèse du séminaire-expérientiel d'été 2021 - Baie de Somme

Samedi 17 juillet 16h au jeudi 22 juillet 13h



Chaque été, depuis 2011, nous éprouvons
l'intensité du « bâtir-penser-habiter-ensemble »

2011	Abbaye de Scourmont B	Initiation à la phénoménologie
2012	Abbaye de Scourmont B	Les limites, les contours...
2013	Abbaye de Scourmont B	Le lien
2014	Todtnauberg D	La pensée de Martin Heidegger
2015	Berlin D	La conversion du regard en présence de l'œuvre d'art
2016	Bruxelles, Hasselt, ... B	La voie de l'Orient
2017	Abbaye d'Ermeton B	Au fil et dans l'écart de la pensée de Martin Heidegger D' « Être et Temps » à « Temps et Être »
2018	Alsace F	Henri Maldiney, l'homme et sa pensée
2019	Venise I	La biennale de Venise : Penser l'espace, le Lieu
2020	Grand-Bornand F	La mét-art-morphose de l'absurde au large de tout sens...





L'année 2021 a quitté les villes, les musées, le gnosique pour se tourner vers un espace cocon-intime, au cœur de la nature, à 15 km de la Baie-de-Somme : VRON

Un lieu, retiré et silencieux, propice à méditation de la pensée et l'expression de résonance au soi en désencombrement du moi.

Que ce soit, entre autres, pour François SHINODA, Gao XINGJIAN, DAWO dont ci-inclus, une œuvre,

l'encre

est devenue au fil des années leur voix-voie méditation, de dévoilement d'un Soi en " Je".



l'oscillation de la l'encre en

CHENG, Toko vous découvrez,

d'expression, de dépassement d'un



Au fil et dans l'écart de leur cheminement, de leurs pensées, nous nous laisserons aller à l'écoute de l'encre, du pinceau, du papier pour laisser se déployer ce qui demeure invisible avant son apparition.



Demande : du point à la ligne : deuxième jour



Kimochi 氣持

Signifie sensation, émotion... être habité par le Ki, par le souffle, l'énergie cosmique...

Dans « *Le souffle devient signe* », François CHENG partage son long cheminement de l'encre.

Nous qui ne sommes
Que traces et Signes
Faut-il vraiment
Que pour l'atteindre
Nous passions par tant de détours ?

 La calligraphie s'apparente à une musique des gestes où mon trait noir donne parfois le velouté d'un son de violon... le papier est un espace vital. Entrer dans la grande harmonie universelle et pulvériser l'absurde.

Des êtres d'encre

L'état du non-être est une dimension vitale pour l'être.

Intégrer l'infini dans la finitude.

Rejoindre l'immense par l'infime et donner par là une présence à l'invisible.

L'acte de signifier et celui de vivre ne font qu'un... F.C.



J-F : je suis en résonance avec ce que tu dis. Quelque chose de l'absolument autre nous embrasse dans une immédiateté. Je suis surpris de voir comment ces deux mondes s'accordent immédiatement. L'immédiat dans la climatique.

S : Je me sens heureux de pouvoir sentir la diversité qui se manifeste et elle est belle à sentir.

Li : j'apprécie le partage verbal, et l'encre. J'aime ce touché, cette découverte. Cela m'ouvre.

At : j'avais hésité à venir parce que je ne me sentais pas au départ et c'est la raison pour laquelle je suis venu. Ma devise : faire feu de tout bois. Cette nouvelle voie va nous montrer des choses autrement. Qui sait ? Je suis content d'être là, chargé comme un mulet.

Y : c'est un bon moment de partage, de choses que nous ne connaissons pas les uns des autres. J'aime l'idée de l'encre et du papier. Il y a beaucoup de poésie dans ce que nous partageons là maintenant. Je suis très heureuse d'être là et de vous retrouver, de vous connaître.

Lu : légèreté et gravité. Je les vis en simultanément. Une feuille de papier chiffonné, avec de la légèreté m'est venue tout à l'heure. Tension. Espèce de joie et gravité.

D : Il y a deux mois, j'étais presque décidé à ne pas venir, sans savoir pourquoi. Puis cela s'est décanté. Probablement, comme le disait B, je crois que j'avais besoin de passer de l'intellectuel au ressenti, pouvoir associer ce cheminement très gnostique et sentant qu'il fallait en faire quelque chose que je puisse ancrer dans une dimension plus personnelle. Cela vient à point nommé ce séminaire. Je ressens ce que vient de partager Lu. Cela lui donne la gravité, la puissance, le poids et dans une expression d'une extrême légèreté. Un pinceau n'est pas un burin.

Art : Je suis souvent dans un incontrôlé confortable. Ici, c'est un confort plus difficile.

At : j'ai difficile de comprendre l'association burin-pinceau de D.

Ado : cela nous convoque au tailleur de pierre. Nous entrons dans les différentes strates de la communication. Le pinceau peut être un burin et le burin un pinceau en fonction de la présence à chacun. Évidemment, le papier n'est pas la pierre et on ne va pas à l'un comme à l'autre. Ce dialogue montre comment nous sommes d'abord déconnectés. Cette façon de venir en présence est le chemin d'une vie. C'est essentiel de laisser venir en présence le burin et le pinceau. Certains prennent parfois un pinceau pour un burin. Les deux peuvent imposer une rudesse, une force, une puissance mais aussi une délicatesse. Je vois le burin de Claudel et de Rodin. C'est comme le pinceau. Tout cela n'est que prolongement de corps. En fonction de ce prolongement, nous passons d'un outil à un prolongement de notre corps et ce corps n'est jamais qu'un corps beaucoup plus grand... cosmique.

DEUXIEME JOUR – 18 juillet 2021

Nos échanges et partages ouvrent 5 dimensions essentielles que je propose de travailler en compagnie de l'encre, du papier et du pinceau :

« **Sobriété, Austérité, Jaillissement, Source, Déconstruction** »





J-F : Du là, une origine première se faufile sans bruit entre nos vies.

P : De l'intime (surgit : *émotion*) sourd le terrible sublime.

Ath : La messe ne sert à rien dans une église de pierre.

Cl : Ombre évanescentes m'apparaissent, chant et voix, éternité, simplicité.

B : sources jaillissantes de traces singulières.

Y : formes étranges, le noir coule, champ, silence.

S : le cœur bat où l'horizon n'a de cesse de se donner ; chemin fragile vers l'horizon.

Lis : Source d'un où - dépouillé de construction - se cache dans le silence d'une sobriété encore absente.

Lu : ciel à mine ouverte noire une goutte nous tombe.

D : Au signe, seul le souffle ouvre la trace.

Art : Mélodie de l'intime pulsée par le vide, compte à rebours de l'encre.

Ado : Au commencement était la diversité... que silence et recueil temporalisent en possible.



ET LE SOUFFLE DEVIENT SIGNE PAR FRANCOIS CHENG

Artiste : Zao Wou Ki

La création étant continue,
L'homme est un étant qui
Se récrée en permanence

« L'Être est ce qui n'en finit pas d'advenir »

Heidegger

WWW.ARTDO.BE

Dans l'après-midi, en découvrant le texte de F. Cheng, je demande à chacune et chacun de travailler sur le même espace ne dépassant pas 21 x 15 cm le vide et le plein en méditant le

Froisser,

Chiffonner,

Plier,

Déchieter



Nous nous réunissons ensuite sur le banc en terrasse pour partager tout en déambulant dans les œuvres...

Après avoir longtemps médité, regardé, parlé les œuvres. Je demande de les brûler dans un brasero...



En déambulant autour des œuvres....



D : coalescence

Ath : tourbillon

Li : diversité

Ado : interculturel

Y : SCIURE

B : néantisation

J-F : aperçu

Ath : envol

St : revoir

Y : feu

Li : déchirure

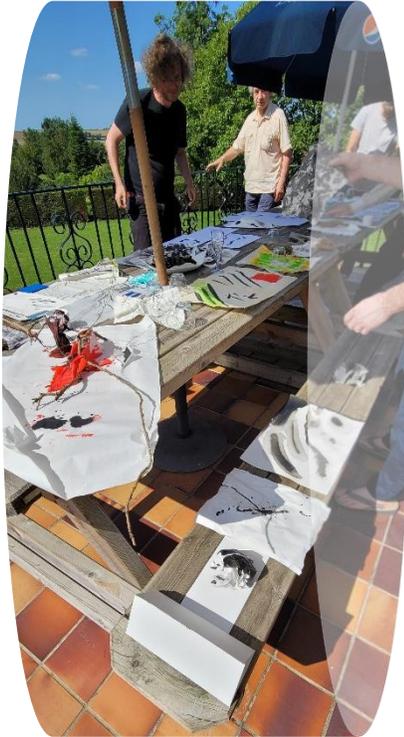
Ado : trace

Y : brouillard

P : entre-là / entrelacs

Ath : résurrection

Y : accouchement



Damien : nature-morte

J-F : envolée

Ado : entremêlée

Cl : éclat

Damien : recherche logique

Li : plissure n'existe pas

Li : intersection

St : voir l'aube

P : perdition

B : transposition

J-F : avaler

Y : dédale

Ado : quand le vide se remplit et que le plein se vide

Ath : empreinte

Li : délicatesse

Y : bûcheron

Que se passe-t-il en vous ?

J-F : Cela devient plus soutenable

Li : décanter

Y : j'ai le cœur qui bat

Cl : Lien au ciel

B : pathique, en fin.

Ath : moment libérateur. Autant en emporte le vent.



EVALUATION DU PREMIER JOUR COMPLET DU SEMINAIRE

J-F : Voyage très long vers l'acceptation de la limite. Peu à peu, j'accepte l'impossible, qui est quelque chose de restreint, qui n'est pas de l'ordre de l'éveil. Il y a quelque chose d'interdit au sens d'empêché. Il me faut aller plus loin pour ensuite rebondir, une descente en quelque sorte.

B : cette étrange phrase : le vide se donne au cœur de l'impossible... et il se donne. Je suis au bon endroit, encore et toujours, malgré la succession des séminaires d'été et autres rencontres. Je ne sens pas de répétition, pas de comédie. Je sens un accompagnement inspiré. Je sens un groupe de grande qualité avec des personnalités très différentes. C'est formidable qu'Arthur soit parmi nous tout jeune. Vous savez articuler le gnosique et le pathique. Je me laisse surprendre, ni dans la volonté, ni dans l'intentionnalité. Je me laisse surprendre par ce qui arrive.

P : Il y a ma transformation, mon rapport au monde, mais aussi peut-être un approfondissement chez vous. Ce n'est pas nouveau mais il y a plus de profondeur dans l'articulation pathique, gnosique. Il y a un cheminement qui fait que cela se densifie. Je fais plus de liens entre mon champ professionnel et ce qui pourrait apparaître comme des « à-côtés ». Quel rapport entre l'accompagnement du patient et accorder une vigilance à chaque geste, à chaque trait, dans un pli, un barbecue de papier. Cela se clarifie sur ce qui est finalement en jeu dans l'accompagnement. Je vois en quoi cela peut faire prendre appui pour un patient mais aussi pour moi. Laisser émerger en présence ce qui peut se donner d'une présence ou co-présence.

Y : Je découvre le soutien de l'encre. Je découvre également le fait de s'arrêter et pas continuer indéfiniment. Je découvre que je rentre dans une répétition. La diversité des créations m'inspire sans m'influencer. Me reviennent des moments où j'ai manqué de présence face à des personnes qui m'envahissaient et je me suis demandé comment être présent à cela.

L : Tout à l'heure, tu as évoqué l'idée qu'on n'avait pas fait beaucoup,, alors que je trouve le contraire. J'ai l'impression d'être épuisée. Il faut mobiliser beaucoup de parties différentes de soi. C'est exigeant. Cette manière d'être à soi et au monde de manière différente a sa propre exigence et cela n'est pas pour autant que l'on ne fait rien. Ce travail est agréable. Il faut se laisser aller à des formes de créativité. Ce n'est pas simple de refaire cela plusieurs fois par jour. Le fait de bruler est très intéressant parce que c'est évanescent.

Cl : Je retiens la notion de 3 espaces, la façon dont on y entre et sort. Le travail avec l'encre est un tango avec la feuille à travers l'encre. Parfois on essaye de tisser un chemin. Aussi, il faut déconstruire ses propres limitations. Ces exercices sont intéressants dans cette mesure : ils ouvrent des perspectives. Je fais un // avec la relation thérapeutique. On essaye de terminer alors qu'on pourrait s'arrêter avant.

S : Les moments le plus fort sont ceux des partages. Tout à l'heure, autour de la table, une phrase m'est venue : le feu donne de la poussière. Je n'ai pas voulu la dire. C'était très fort de bruler nos travaux et d'accepter que cette intonation à l'être ne peut aller sans une acceptation de l'être avec la mort et le fait que le feu donne de la poussière. J'ai dit Schoenberg pour l'œuvre reliée au vide. Je pensais au tableau pluie d'étoiles de Kieffer, qui est clairement lié à la fin. Mon chemin : comprendre que le véritable rapport au vide est liée à une acceptation de l'être envers la fin.

Ath : Je retiens que rien n'est anodin. Je sais que je ne suis pas ici pour l'encre. Je suis ici aussi pour ce que l'encre offre mais qu'elle n'est pas seule à offrir. Ma résistance à l'encre s'évanouit donc pourquoi pas l'encre. J'ai eu



difficile quand il a brulé. Hier soir, je regrettais d'être dans ma chambre d'hôtel. J'aurais voulu avoir la clef de l'atelier pour y passer la nuit. Je suis continuellement confronté à un vocabulaire que je reconnais. Je commence à accepter de m'ouvrir à ces autres langues et à mieux voir les correspondances. Le fait que l'on se connaisse un peu mieux aide.

Da : Sans doute, suis-je en train de faire l'expérience de ce point de bascule que je décrivais hier avec non pas une prise de conscience mais avec l'éveil de l'absence de pathique est parfois l'écho de trop de pathique et je découvre à l'aune de cela qu'effectivement il y a une mise en péril à accepter qui commence par propre regard sur soi, mais aussi le regard des autres, le jugement, l'inadéquation, le respect du cadre, l'appartenance à une école. Ce péril vient ouvrir une voie assez salvatrice. Je découvre ce que veut dire pouvoir oser. Ce que tu as déployé autour être pour la mort, j'y suis de plus en plus intonné. C'est vraiment quelque chose qui est en train de transformer ma relation à l'autre. C'est ce qui confère l'urgence à exister.

Luis : je me sens comme perdu, et en même temps pas seul. Comme si je découvrais un nouveau continent avec excitation et peur, mais avec aussi le soutien du groupe. Je découvre aussi ces nouveaux continents – déjà le papier, l'encre, le pinceau, la rencontre entre ces éléments. Par moment, dans l'ombre, je me laissais surprendre par cette rencontre. Il y a des choses infinies qui se donnent et nous dépassent, il y a des choses qui se donnent autrement. C'est très chaotique. Il y a une peur mais il y a une confiance avec le groupe.

TROISIEME JOUR – 19 juillet 2021

L'encre s'installe en nos corps, en nos esprits, dans l'espace de travail que d'aucuns appellent :

B : entre-antre

Cl : l'espace d'un ouvert

At : l'Atelier

Y : dans l'Infini

*J-F : encore
l'impossibilité*

*Li : dans ce qui
peut se déployer*

*St : lieu des
pinceaux*



*P : dans l'ombre d'un
garage*

Lu : Dans l'ombre

D : en relation

*Art : dans le vertige du
sans repère*

*Ado : dans le repaire du
vertige*

Nous poursuivons l'oscillation pathique / gnosique. Nous lisons Dawo et Cheng... La matinée est consacrée au trait... un seul trait... Ensuite, au son du Gong, nous revenons au salon et devant notre œuvre, nous offrons deux vers et une rime...





Cl : Dans espace du néant,
Surgit le vent

P : une jetée
Une perlée

D : Quitter le sol du faire
Surprise dans l'Ouvert

St : fleur du soir
Nombre noir

Y : Lire un soir
Un livre noir

Lu : Descendre,
Attendre

J-F : Ouvert fragile
Amour gracile

Ath : devant la trace
Qu'il trépasse

Art : Rencontre de l'encre et du
papier, fusion
Qui se refuse à la pénétration

Li : Absence de calligraphie
Un trait de l'envie

B : l'âme-lame du fond ici
Étincelle de vie

Avant qu'Ado ne prenne la parole dans
une ambiance très méditative, At la brise
par « Pas de Selfie ? »
Ado : Bavardage incandescent

L'encre redevient sang



Ath : je suis heureux que sang ait été le dernier mot. Cela m'a aidé parce qu'il y a cette dimension de vie à laquelle je n'arrive pas à accéder par ce travail avec l'encre. Le fait que vous avez dit redevient sang m'a interpellé parce que je suis en train de travailler ce mot « sang » et je ne retrouvais pas jusqu'à ce moment cette notion dans l'encre.

Cl : Le trait vient de quelque part.

Ado : nous devons interpréter le quelque part. L'imposition de la rime importe beaucoup : dans le pathique, on exprime à partir d'un geste et d'une ouverture sémantique en restant dans le pathique. L'ouverture sémantique relève du geste. Les deux relèvent du même espace . Celui qui n'est pas celui du quotidien, celui de la présence et de l'absence. Le geste peut s'absenter dans le vers et le geste peut s'absenter dans le geste.

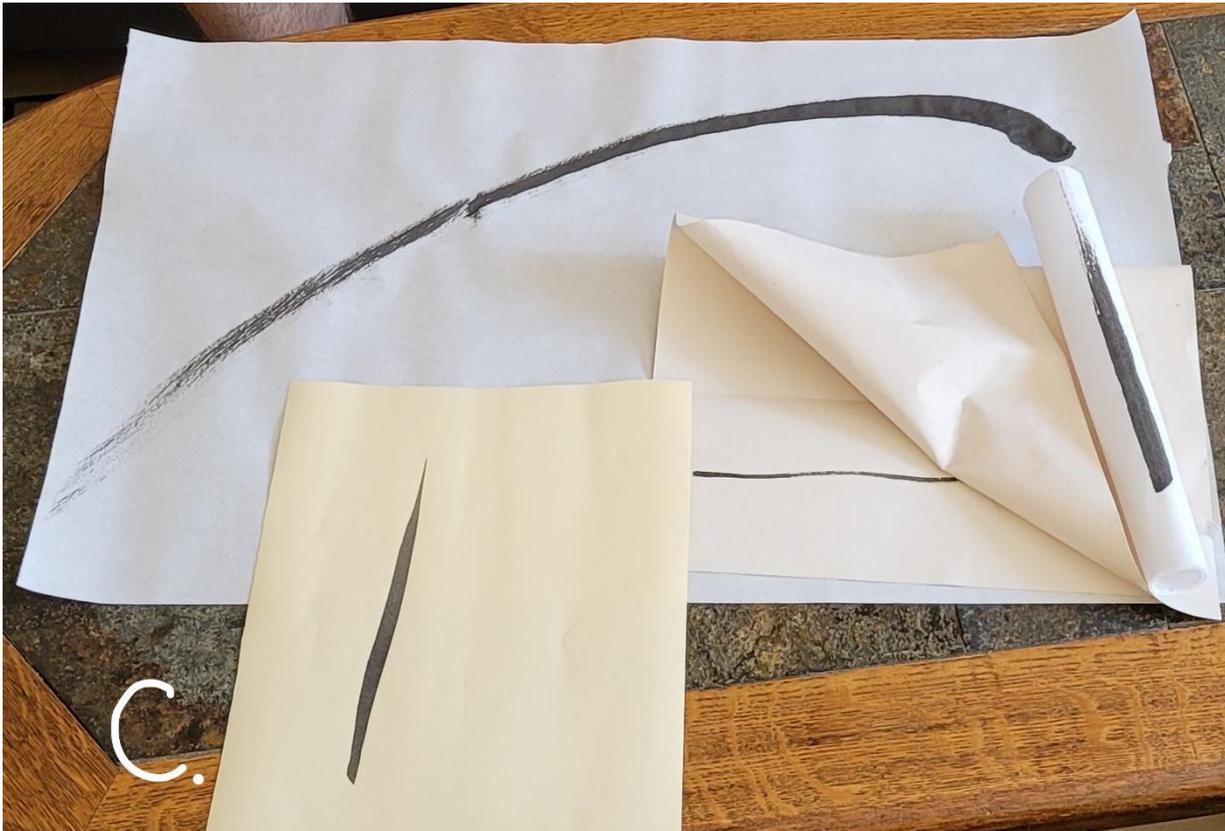
St : j'étais un peu endormi au début, et j'ai été réveillé par les traits des autres, surtout quand il y avait des blancs volants. L'importance de l'autre. Merci.

Y : je n'ai pas entendu la consigne. Ensuite, j'étais dans de la vacuité. Et vide avec la phrase qui est sortie. Je me suis demandé où j'étais. De partager tout ce que nous partageons me fait, dans le corps, frémir serait trop fort, mais quelque chose du genre. Découvrir que la vacuité n'est pas le vide est quelque chose pour moi.

J-F : après l'art brut, l'art nu, ce qui ouvre toute une perspective.

Je précise désormais la demande, un trait... pas de courbe, pas de croisement... Un simple trait...

Lorsque chacun reviendra au salon, je demanderai à une première personne de déposer son œuvre, qui le sent peut y joindre son œuvre ou celle d'un/une autre... ainsi se crée une œuvre collective qui fait un... Au gong, l'exercice s'arrête.



La première :
P pose son œuvre en premier, At pose celle d'Art (le rouleau) à sa droite, Ado prend la grande œuvre de Lu et la pose en fond des deux premières, C pose la celle en contrebas.



La deuxième : S pose la sienne, Ado pose celle de JF à l'envers sur celle de S. Les deux traits dialoguant à l'intérieur, P pose celle d'Ado en avant, Ado pose celle de B sur celle de JF.



La troisième : Yamina pose son œuvre, suivront celle de At, Li et D. L'œuvre ne semble pas une... De nombreuses pliures, déplacements auront lieu...



ENSEMBLE 1 : P + Ath => Art + Ado => Lu + Cl => Cl

St : danse

At : invisible

Y : relief

B : contrée

J-F : nouvelle climatique

Lu : étonnement, rythme

Art : abandon

Cl : contenir

P : perspective

Ado : apertural est le mot pour les œuvres de P et Art, Lu a fourni un fond et Cl a amené à l'œuvre sa dimension rythmique.

P : je ne suis pas arrivé dans cette pièce avec une œuvre et cela fait œuvre maintenant. Ce n'est pas du misérabilisme.

Ado : il y avait seulement chez P et Art les deux seules œuvres qui présentaient du relief. C'était un moment de transcendance.



ENSEMBLE 2 : J-F + Ado => St + P => Ado + Ado => B

Y : extrême délicatesse

P : le doigté tend l'arpège. L'arpège tend le doigt.

Ath : ce qui est en dedans est en dehors. Ce qui est en haut est en bas.

Cl : Reflet de lune sur un caillou, scintille au clair de lune

Y : à fleur- affleure de peau

Ado : à fleur de peau d'âme

St : nouvelle émotion. Le caché vibre. À l'autre

J-F : il y a quelque chose du découvert vulnérable recouvert. Cela me fait vraiment vivre la théorie, lui donne corps, que le soi nait de la rencontre.

B : portée de musique, les notes affleurent.

D : différence entre le crypté et l'indévoilé.



Li : entre voilé et étoilé, s'ouvre le clair-obscur.

Art : Je suis un peu dérangé par l'œuvre de gauche.

Ado : je suis avant tout émotion. L'œuvre de B a permis de former le quadripartie.



ENSEMBLE 3 : Y + JF => Ath + D => Li + Ath => D + Li (bouge) + St (bouge) + Y (bouge) + Ado (bouge)

J-F : mystère de la vie. L'incident se cache dans chaque expérience.

Ado : quand le pli déplie une donation.

Y : déraciné

St : imprévisible

Cl : goutte de rosée, trait, vautour dans le ciel.

Li : quand l'inattendu donne force.

D : nous faisons l'expérience de la traversée de l'impasse. Le saut permet de sortir de l'impasse.

Li : Un saut coopératif

B : caravelle en partance

Y : beaucoup de vent

Art : La vision ouvre une perspective pour le regard.

Ado : Nous avons ressenti une transformation dans le pli, celui qui donne du relief, qui change toute et celui qui donne à voir ce qui était caché et qui entre en relation avec le premier pli. Ces encres puissantes et les deux plus légères qui entrent en tension. On est ici dans l'incarnation du ma. Ma = faire en sorte de ne pas laisser différents éléments abandonnés à eux-mêmes.

J.F. Y a-t-il une relation avec le Sunyata ?

Ado : Sunyata = vide premier et absolu alors que le ma est le Sunyata au service de quelque chose. Plus l'objet est puissant, plus le *Ma* sera essentiel. C'est cette capacité de mettre en lien, ce qui n'est possible qu'à partir d'un rien qui crée le tout, le Un.

J-F : une correspondance dans la culture allemande ?

Ado : le silence en musique.

Cl : Peut-on dire que le *Ma* transcende l'objet en le sanctifiant, en lui donnant un éclat ?

Ado : Je ne ressens pas beaucoup la dimension de l'éclat au Japon qui me semble donner plus d'importance au sobre, au tamisé...



Ado : On ne dit pas objet dans l'espace car l'espace et l'objet ne font plus qu'un. La présence est au-delà de l'espace. Il y a là une transcendance de la spatialisation et de la temporalisation. Quand quelque chose fait œuvre, vous vous dépossédez un instant de vous-même. C'est l'émotion de la déflagration du « je ».

Quand l'œuvre est là, le signe ouvre le vide, plutôt que du sens. Quand le vide s'ouvre, le signe se suspend. C'est précisément l'apparition de ce qui ne s'inscrit pas dans le réel mais le fonde.



Les impressions après le PP sur **Dawo** 

J-F : époustoufflant, surtout la 3^e période.

St : Cela me ramène à la présence. En voyant les images, tout à coup je suis là.

Li : Ce que nous avons pu percevoir mène à cette énergie vitale qui se renouvelle à chaque fois et qui renvoie à ce qu'il est lui, à son être. C'est un souffle et rythme vital essentiel.

Y : bouleversant et il y a quelque chose du regard, du mien qui cherche. Mon regard est appelé.

St : le corps se réveille au contact de ses œuvres.

B : Comme s'il y avait une dimension politique très puissante là-dedans, quelque chose qui peut se porter ailleurs, dans d'autres domaines.

Art : Son œuvre réconcilie avec la modernité.

Ado : on peut parler de modernité car il y a rupture chez Dawo. Dans la modernité, on demeure dans un lien signe et sens. La dimension contemporaine rompt ce lien.



La demande sera désormais un point écrasé qui se prolonge dans l'Ouvert



Y : elle me dépasse. J'écrase un peu voire beaucoup et elle va où elle veut. C'est étonnant.

J-F : né du surgissement

Ath : après notre bref entretien, je n'ai pas compris l'instruction : je n'ai fait qu'écraser. Je n'ai pu entendre qu'écraser.

B : Cela m'a fait contacter de l'animalité à l'humanité. Il y a un côté très animal au départ.

Ath : J'ai eu un retour d'écrasement. Étant donné que je ne suis pas allé dans la trainée.

Li : ma trainée était aérienne. Moi c'est dur avec l'écrasé, j'ai pourtant poussé.

Lu : je n'arrivais pas à lier l'envol au résultat de l'écrasement, je ne pouvais pas libérer. J'en ai fait 2. Pour le premier, j'ai dû détacher et créer un autre trait. Et puis j'ai vu le travail de Patrick et j'ai donc réessayé. Là encore, pas moyen de libérer et il y avait une projection.

Da : je sens que chez Dawo, il n'est pas que là-dedans. Il se laisse habiter par quelque chose qui ne lui appartient pas. Il y a quelque chose de l'ordre de l'énergie mais qui n'est pas de l'ordre de l'énergie que nous voyons ici.



Ado : le « il y a » n'est pas subjectif. Il est universel, transculturel, et non subjectif mais ce qui permet l'accès au « il y a » est pollué, formaté, etc. Nous avons une ouverture au « il y a » mais nous avons été formaté à un certain type d'art qui nous en éloigne. Quand Shitao dit que dans un mouvement de pinceau, le monde se donne, c'est ce qu'on retrouve dans l'œuvre de P. C'est universel à condition qu'il reste à la source du regard, en intonation avec les énergies cosmiques.



Cl : l'individu se laisse traverser finalement et le « il y a » se laisse imprimer.

Cl (sur son œuvre) : expérimentation de l'écrasé et j'ai oublié le lâché libérateur sur le moment. Après coup, il s'exprimait dans le tourné de l'écrasé. J'ai eu l'envie d'y goûter à nouveau. Le fait de prendre le temps d'écraser comme s'il y avait une jouissance dans l'écrasement. Cela me fait penser que le chemin est plus important que le résultat.

St (sur son œuvre) : la 1^e fois, j'ai fait de l'encre moi-même et ce n'était pas suffisamment foncé. Je sentais plus l'intériorité du trait mais c'était trop léger et je n'ai pas pu ressentir la force de l'encre, ce qui est apparu dans le 2^e essai. C'est comme si la force m'indiquait une sorte de direction. Sentiment d'une espèce de dialogue.

Li : autant le premier jour, j'ai eu un plaisir – sensualité de l'encre et du pinceau. Aujourd'hui avec l'écrasement, je n'ai rien senti. Frustration.

Réflexion sur la nouvelle méthode

J-F : cela me fait réfléchir à toutes ces années passées. C'est une rupture, une résistance.

Ath : Je ne pense pas. J'écoute. Les mots m'ont coupé l'accès à la réalité. Jusqu'à mes 30 ans. Alexander arrive juste après. D'ailleurs assez paradoxalement. J'avais cru que l'on ne pourrait pas me tromper par le toucher. Je me suis fourré le doigt dans l'œil. J'y suis resté car j'y étais bien. C'était une surprise. Aujourd'hui, j'essaie d'harmoniser avec une expérience qui me rend plus vigilant quant aux dangers de la coagulation. Je suis un peu moins ballotté aujourd'hui. JE profite de la climatique pour trouver une ouverture, parce que je sais qu'il y a quelque chose.

P : Quand tu as placé le rouleau d'Art, il y avait une ouverture.

Ath : je suis sensible au courant d'art mais éloigné de sa source.



J-F : cela m'éclaire beaucoup sur la notion de subjectivité. Je remarque la subjectivité là-dedans. Percevoir sa propre subjectivité de l'extérieur. Il faudra le réimplanter dans la théorie.

QUATRIEME JOUR – 20 juillet 2021



Quatrième jour de ce séminaire où je demande aux participants d'exprimer une « trace et une signe ». En nous retrouvant au salon, P. ouvre les présentations par une performance où il déplie une protection de peinture sur les genoux de tout le groupe demandant à chacun de tenir un bout. Ensuite, il prend encre pliée et froissée pour la découper en petits bouts. Enfin, il souffle sur les morceaux qui virevoltent...

Etonnement, résistance, implication, jeu... Le moment est si intense qu'il sera la seule présentation de la matinée car elle nous permet de débattre de sujets essentiels.



D. Cela me dépasse. Je n'ai absolument pas accès. Un bout de plastique avec des bouts de papier coupé.

Ath : La première chose qui me vient est de m'adresser à l'artiste derrière cette œuvre. Je lui dirais : tu n'y arriveras pas !



C : je vois le vent, les éléments, la matière, la transparence, l'éclat, les morceaux en suspension. J'y vois la déflagration. J'y vois une dimension d'union entre le vent, la matière. Je pourrais presque imaginer faire brûler, la réunion de la matière et des éléments. L'encre fait signe de cette union, dans ce travail qui est un trait, de ce que P pourrait me laisser m'imaginer.

B : Je sens une urgence. Je sens une oscillation entre le signe et la forme. Je sens que le mot urgence revient, né d'une initiale violence terrifiante de cet indéterminé terrifiant, urgent, violent, petit à petit, les signes deviennent forme et nous y participons.

S : J'ai été marqué par le geste posé, de couper. J'ai eu le sentiment que ce qui fait signe est perdu de manière à remonter, à aller à rebours du signe vers quelque chose qui serait de l'ordre de la trace. Il y a un désir d'aller en-deçà du signe, vers un lieu plus originaire.

Li : pour moi, les ciseaux sont importants ici. Ils font signe vers de l'éphémère dans le sens qu'ils coupent. C'est inattendu, aléatoire. Le souffle était très dur et doux. Pour moi, c'est trace de l'éphémère.

J-F : je me suis senti rejoint, frappé par tout ce que je pourrais voir comme trace de dislocation et ainsi de dialogue, de tenter de rejoindre l'autre. Je me suis senti concerné par cette tentative.

Ado : Il y a performance et performance événementielle, une véritable proposition spatio-temporelle qui déploie une symbolisation de la réalité. D'abord, la surprise, ensuite le factuel, enfin une bascule. Il ouvre l'accès au groupe. Quel est notre rapport à la co-symbolisation ? Tu nous ouvres la possibilité d'y être ou de ne pas y être, d'entrer dans la symbolisation ou de ne pas y entrer.



Aussi, il y a la dimension du découpage, et de l'éparpillement. Pour moi, tout est signe. Je crois que tu as été capable de faire quelque chose de très difficile. Tu as offert un signe qui fera trace. La trace est en nous à

tout jamais. Grâce à ce travail, il y a trace. Je n'irai plus acheter cette protection de la même manière. La protection s'est symbolisée : on désignifie un signifiant pour lui donner une symbolisation signifiante non signifiée ante-prédictivement et qui va permettre à chacun d'entre nous d'y être ou de ne pas y être, ce qui demeure Da-sein.

P : Merci à vous. J'ai été rejoint par certains propos : le performance, l'éphémère, notamment. Il n'y a pas de pourquoi. Il n'y a pas de sens caché, ou une intention qui renvoie à mon vécu. Je ne cherche à arriver nulle part parce que je ne suis nulle part, non pas nulle part mais ailleurs. Je suis parti du coquillage et puis ce coquillage a créé une surprise en moi car je ne m'attendais à cet effet. C'est nous qui avons créé cela. JE suis parti du coquillage et il en manque une partie. Je l'ai choisi pour cette brisure. Il y avait à la fois brisure. Ce vécu va me permettre de cheminer ce qu'est signe, symbole, trace, symbolisation.

Ado : Si cela peut créer un événement, c'est parce que cela n'était pas intentionnel. Il y a « le nulle part » qui signifie je n'y suis pas encore, je suis perdu et le « nulle part » qui est la source, le point source d'où émerge l'œuvre. Cela, on le sent très bien. At a un double langage : tu n'y arriveras pas mais il dit tout de même ô toi l'artiste. C'est pourquoi je dis qu'il est arrivé au-delà de l'arrivée. Il ne veut arriver nulle part. C'est l'objet de l'injonction.

At : Quand je dis cela, c'est ce que je ressens. ce n'est pas que j'ai accès, je sens autre chose. Si je suis ici, c'est pour découvrir quelque chose qui n'est pas toujours facile dans certains domaines. J'ai la sensation qu'il y a une intentionnalité là derrière.

D : C'est différent de dire : je n'ai pas accès que de toucher.



P : C'est intéressant de voir que D dit « cela ne m'intéresse pas ». Il y a prendre trop de place, s'effacer, se retirer, laisser le champ libre, et comment certains vont s'y intoner. Entre l'être et le néant, ce n'est pas pareil.

Ado : c'était extrêmement puissant ce que tu as proposé. Tu l'as peut-être sous-estimé. Cela exige une manière d'être là. Chacun a été juste. Chacun est resté soi-même. C'est aussi là que nous avons une relation au pathique. Tu as ouvert un pathique, mais symbolisé. Là on n'est plus dans un signifiant que l'on désignifie. Ici, on est dans le choc d'une sensation qui se déploie en nous. Nous éprouvons le pathique. Ne pas y être, c'est aussi une manière d'y être extrêmement puissante. Besoin de se protéger car c'est une performance d'interpénétrabilité.

P : N'y a-t-il pas une éthique à interroger cette puissance ?

B : Cela me donne à sentir que tu pourrais interroger la découverte de ta propre puissance. C'est intéressant de s'interroger sur la ligne de crête de la puissance. Assumer la puissance et assumer le risque de la solitude existentielle. Tyran ou seul. C'est une ligne de questionnement absolument intéressante.



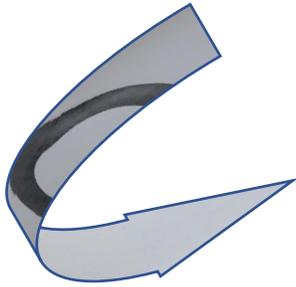
Ado : Il y a et il n'y a pas à la fois puissance. Tout dépend du « où » elle se donne. Interroger l'éthique : L'art n'a pas d'éthique, au contraire de la clinique, ce qui montre que l'art thérapie est un oxymore, une impasse, une impossibilité. Dans l'art thérapie, il peut se déployer un coefficient malsain de pénétrabilité qui ne correspond plus au transconcept proposé par P. Dans la performance, c'est encore autre chose, un déploiement exponentiel de l'inter et de l'intra pénétrabilité s'éprouve à partir de *Erfahrung*. Il faut accueillir, P, ce que tu donnes, au cœur de ta propre surprise. L'éthique ne se pose pas au niveau de l'artiste. En clinique, elle est omniprésente comprise comme puis-je assumer mon comportement dans le temps en tant que trace resignifiée inlassablement par le *Zeitgeist* du moment. Assumer la trace de son geste lorsqu'il ne sera plus signe ou un signe dévié, voire déviant par le nouveau regard d'une autre époque. La trace, comme le signe, renvoie, mais pas à la même chose. La trace tourne sur elle-même, autrement, elle entre dans le monde du signe. La trace renvoie à elle-même. Le signe n'était pas traumatisant, la trace le devient. La thérapie doit s'envisager avec précaution et à la fois comprendre que trop de prudence englué la thérapie dans une zone de confort inefficace. Un moyen terme est de confondre la thérapie avec protocole technique protecteur.



Je demande ensuite aux participants de nous proposer une encre-signature sur un espace égal de 20 x 15 cm et de le déposer sur la table du salon. Chacun écrira sur la signature les initiales de la personne à qui elle appartient.



Deuxième partie de l'après-midi, je demande aux participants de prendre le poème qu'ils ont choisi de partager avec nous. Tout en récitant deux ou trois vers de ce poème, ils tenteront de créer un *enso*.



L'ensō (円相) (« cercle », en japonais) est le symbole de la vacuité et de l'achèvement dans le bouddhisme zen. ... La forme de l'ensō varie selon le moine qui le trace et la **signification** que l'on souhaite lui donner : cosmos, changement, vacuité du temps et de l'espace, calme, mouvement.



Y : *Mon cœur devient capable de toute image, il est prairie pour les gazelles, couvent pour les moines, exemple pour les idoles, Mecque pour les pèlerins, tablette de la Torah et livre du Coran.*

Poème Ibn Arabi, maître soufi, extrait du chant de l'ardent désir



Ath : *De pourpre recouvert par le sang de l'amour et ombragé par des joies imperceptibles, je me suis oxydé dans la moiteur des humains. Mère inaccessible, ma Rose Eternelle. En haute mer ils m'attendaient et ils m'ont bombardé de leurs trois mâts... Mère inaccessible, ma rose éternelle.*

Odysseas Elytis, Le sang de l'amour 20^e siècle Αξίον Εστί



C : *Au feu du ciel dès lors ils peuvent s'abreuver maintenant sans péril les enfants de la terre mais c'est à nous pourtant sous les orages des dieux, o poètes, à nous qu'il appartient de se dresser et tête nue c'est à nous de se dresser car c'est nous entre tous qui sommes des cœurs purs et nos mains ne sont qu'innocence.*

Hölderlin



Li : *L'inattendu a lieu, soudain, émergé du rien, voici le pas aérien de la présence rêvée, imprimant sa mesure à la croisée des sentiers. Resteras-tu, passeras-tu. L'inattendu a lieu, toujours déjà là.*

François Cheng, p. 143, du Vide médian



S : *J'ai pissé sur 120 mètres de banque, crachats auréolé de ma désespérance. Tous les cœurs sont en nous-même, moi qui suis mourant depuis ma prime enfance.*

Achille Chavay



Lu : *Le papier que je coupe est moite. La montagne est presque cachée par son surplus blanc. Les mots se calment et retrouvent leur assiette. L'air plus chaud que la peau, je sors enfin. Ce n'est pas moi qui taille ces rues. Tout existe si fort et loin, que je peux lâcher ma main, dehors je ne vois presque rien.*

André Du Bouchet, Air



B : *C'étaient de très grands vents sur la terre des hommes – de très grands vents à l'œuvre parmi nous, qui nous chantaient l'horreur de vivre, et nous chantaient l'honneur de vivre, ah! nous chantaient et nous chantaient au plus haut faite du péril, et sur les flûtes sauvages du malheur nous conduisaient, hommes nouveaux, à nos façons nouvelles. C'étaient de très grandes forces au travail, sur la chaussée des hommes – de très grandes forces à la peine...*

Saint John Perse, Vent



J-F : *Et voilà pourquoi je reste ici
Errant pâle et solitaire :
Bien que les joncs soient desséchés au bord du lac,
Et qu'aucun oiseau ne chante.*

And this is why I sojourn here
Alone and palely loitering,
Though the sedge is wither'd from the lake,
And no birds sing.

John Keats, 1819



P : *A esprit libre, univers libre.*

Koan anonyme



D : *Chemins qui ne mènent nulle part
entre deux prés,
que l'on dirait avec art
de leur but détourné,*

*chemins qui souvent n'ont
devant eux rien d'autre en face
que le pur espace
et la saison.*

Rainer Maria Rilke



*Art : Hanté , je suis hanté par ce visage qui se déchire dans la folie
Que je sens déjà mienne,
Toi l'enfant, toi, mon frère , épave d'un cri
que les hommes ne comprennent
Qu'au travers du miroir de leur vie.*

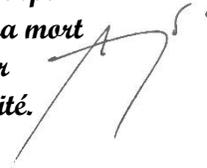
*Leurs vies , insipides, débauchées, si humaines
que mon sang royal, divin ne peut couler dans ces mêmes veines
sans mourir , exsangue, sur l'échafaud de mes désirs
que ces crapauds , un jour, métamorphoseront en délires.*

*La solitude est ma destinée , mon refuge , la beauté
Celle , pure, de la nuit, de ce cygne, de son chant,
Éclair de lune déchirant le miroir de mon étang,
Où mon âme , un jour, pourra se reposer.*

*Toi, le musicien, le chantré de ce qui en moi n'a jamais pu se dire
Je te construirai un temple où ta musique pourra vibrer
avec ma souffrance d'être un feu qui ne peut luire
Sur les ténèbres engloutis de leurs pensées.*

*Pourquoi, suis-je si seul , Lohengrin, mon bien aimé,
Dans la grotte aux eaux mercurielles,
A la lumière de cet astre, seule femme que j'ai désirée,
je file sur le rouet des Brumes , ma lune de fiel
J'éleve sur le sommet ma dernière verticalité
Pour ne pas me perdre dans leur superficiel.*

*Que mes châteaux immortalisent mon corps
Oh, toi, image mythique, ranime après ma mort
Ce que ma vie n'a pu leur exprimer
Que la folie est la lumière de la réalité.*



Ado : *Support même entamé,
comme toujours en avant de soi ce blanc à atteindre et
l'intervalle,
rapidement d'une obscurité.
mais le trait lui-même est en avant comme en avant du trait
le blanc obscurément atteint.*

*Un regard –
et son entame à hauteur de regard – ouvert...*

glissement de la tache sur sa propre éclaircie.

Du Bouchet, l'emportement du muet



S: J'avais d'abord choisi Du Bouchet, c'est dans la continuité de la signature que j'ai opté pour ce poème de Chavay qui m'est revenu. Il m'a touché car j'y sens un dépassement de dualité, de désespoir et d'espoir extrêmement sain.

P : Moi, j'étais dans quelle voie. C'était une voie autre et j'aime beaucoup le Enso de S. J'aperçois un vide médian au travers de ces petits points qui apparaissent et cette robustesse de trait dans l'ensemble. Cet équilibre est vraiment puissant.

C : Ce qui m'a inspiré dans ce que j'ai pris est cette idée du don que j'avais envie d'exprimer. Quand j'ai fait ce trait, je me suis demandé si c'était suffisant. Impossible à reproduire. Je me suis arrêté sur ce premier trait.

Y : Moi j'étais presque en transe et je me suis demandé si cela était l'effet de l'enso. Quand j'ai pensé à Ibn Arabi, le poème est construit en rythme de transe et ce qui m'a intéressé est la traduction qui rend cette transe-là. C'est une grande expérience. Il y avait une vibration que je sens corporellement.

Lu : Hier soir j'hésitais encore pour le choix du poème. Ce matin, je sortais d'un rêve où il y avait une assiette et il y a ce mot dans le poème. Il y avait une résonance avec le poème. C'est ce qui a fait pencher la balance.

J-F : moi je suis assez bouleversé, notamment par l'hommage que Art a rendu à Ado.

Ado : Ce n'est pas à moi que Art rend hommage mais plutôt à Louis II de Bavière. J'ai écrit ce poème en réaction au live publié par le psychanalyste de Neuter.

S : merci à tous pour cette dimension élevante dans les poèmes.

At : c'est bien tombé cette histoire de enso parce que c'est un mot intraduisible comme en grec, ce que j'ai traduit par rose éternelle. En grec, il y a un mot pour exprimer qui ne se fane jamais. (Athanase lit son poème en grec.)

Ado : Quand vous lisez votre poème, votre voix transporte le graphème (lieu silencieux et solitaire de l'écriture) vers la parole (espace sonore partagé) pour l'ouvrir au monde.



Nous commençons la journée par la demande suivante. Allez voir sur internet comment se calligraphie Ningen (la personne) et revenez nous avec un travail d'encre qui vous ressemble.

De 人間 à



C'est étrange mais je n'ai aucune photo de ce travail... Nous avons beaucoup débattu sur le fait que la plupart d'entre nous, nous nous sommes laissés influencé par la forme de la calligraphie en tentant de calligraphier et non pas s'inspirer de cette forme pour laisser libre cours aux sensations.

J-F : Cela me rend confus avec la question de la forme. Je me rends compte que la forme enferme.

Ado : c'est le rapport au signe qui décide comment la forme se donne. L'essence n'est pas dans la forme mais dans le signe. Si en tant que signe, la forme ne renvoie que vers elle-même, elle enferme.

C :  très vite, je me suis senti enfermé dans la forme et mon chemin de sortie était de chercher l'évidence, c'est-à-dire à quel moment dans cette forme que j'essayais d'imiter, je pouvais trouver cette évidence non-évidence qui ferait que je pourrais me libérer de la forme. Et j'ai l'impression de m'être libéré de la forme, mais cela a été extrêmement difficile.

Y : Moi je cherchais et je voyais bien que le geste était coincé et j'ai cherché le souffle pour libérer le geste et là tu as sonné le gong.

Art : On parle de l'enfermement dans la forme aujourd'hui. Or, enso aurait aussi pu nous enfermer hier et il ne l'a pas fait.

C : On est moins enfermé dans la rondeur. Il y a un rapport au vide que l'on n'a pas ici.

P : c'est la consigne « d'amener une encre vivante » qui m'a posée un problème. Les précédentes étaient réifiées. C'est la distinction heideggerienne entre *Wahrsein* et *Wahrheit*.

Ath : j'ai la sensation d'utiliser cette forme comme support et j'ai eu l'impression d'être enfermé par ma propre forme.

D : La question était très ouverte. L'enso, on en a déjà une représentation. Ici, la représentation d'être d'encre est plus compliquée. Cela me fait me reconnecter avec le fait qu'il n'y a rien de plus enfermant que ce qui est totalement ouvert. Cela parle de la question au rapport au tout ouvert : comment y séjourner sans avoir besoin de créer un sol. Quid quand il n'y a pas de sol ?

P : Ou que le sol se donne ?



Ado : Ce n'est pas un sol qui se donne, mais un sans-fond. C'est le il y a. C'est donc extrêmement dur quand quelque chose de cet ordre est demandé. Ouvrir l'étant à l'encre. Un être d'encre n'est pas l'Être avec majuscule. Comment rendre vivant cette représentation, image figée dans l'internet du téléphone. Quand le kanji prend le dessus, c'est difficile.

Au lieu de s'abstraire pour arriver à l'être d'encre, D y amène la calligraphie « Ma », ce qui n'est possible que pour celui qui a une connaissance. C'est toute la dynamique soumis & rebelle, éduqué & ignorant, etc.

La calligraphie exige rigueur et un jour cela peut disparaître dans l'Ouvert. Cela ne reste pas dans la rigueur. Tant que la rigueur est là, jamais cela ne s'ouvrira.

Accéder à cet ouvert exige ce qui ne peut l'être : une confiance en sa capacité pour se libérer de la rigueur et du travail accomplis. Quand on est doué, on peut y arriver sans travail. Chez Dawo, n'y a-t-il plus de rigueur et de discipline ? Il demeure quelque chose qui est un mystère. Il n'y a pas de logique dans le « il y a ». C'est une rupture, une diffraction.

Être rigoureux, c'est entrer dans l'essence de la rigueur.

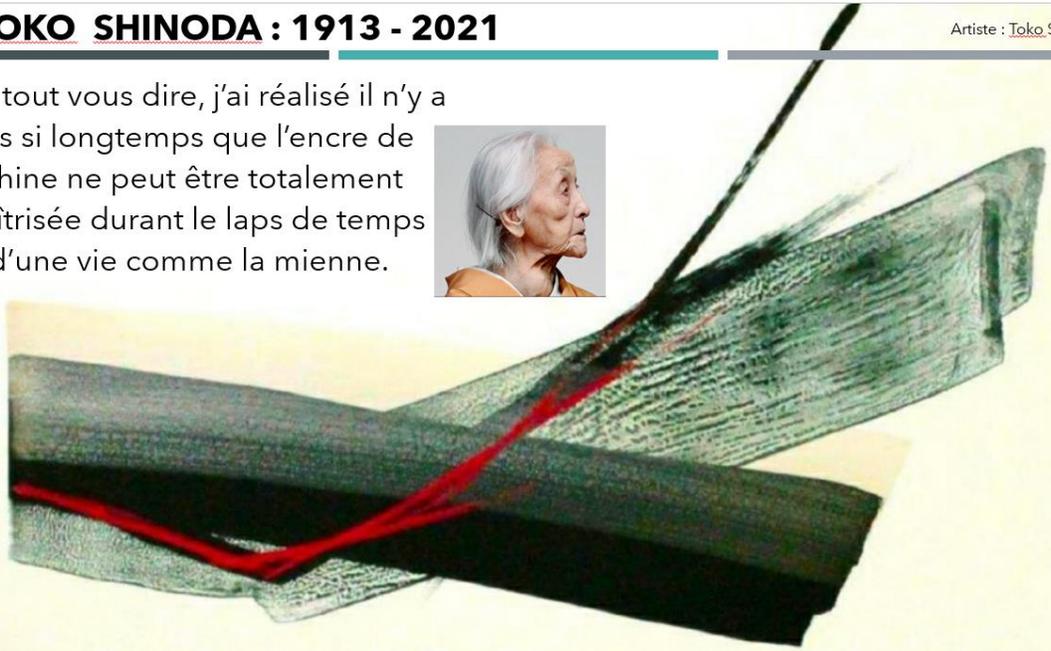
Comment sortir de la forme ? Quand la forme reste forme, elle n'ouvre pas l'ouvert, même si elle se signifie. On ne peut décider d'ouvrir un signe sur l'infini. Le travail incessant, continu, avec peu d'effort permet d'avoir toujours une forme qui signe vers un sens. C'est la différence avec celui qui ne fait rien. En revanche, l'esthétique exige énormément de travail.

B : l'ouvert peut se donner en clinique, mais cela se donne sans que l'un et l'autre ne puisse en mesurer. C'est un insight. Cela étonne autant le patient que le thérapeute.

Ado : L'ouvert nous fait quitter la clinique. Quand il y a de l'ouvert, il n'y a plus de thérapie ni de clinique.

TOKO SHINODA : 1913 - 2021 Artiste : Toko SHINODA

Pour tout vous dire, j'ai réalisé il n'y a pas si longtemps que l'encre de Chine ne peut être totalement maîtrisée durant le laps de temps d'une vie comme la mienne.



WWW.ARTDO.BE 112

L'après-midi est consacrée tout d'abord à la vision d'un montage vidéo sur les 100 années de travail de l'encre de Toko Shinoda qui se trouve sur le site.

Lu : j'ai senti que quelque chose débordait et se fissurait en moi en la voyant tracer ce trait. J'ai aussi été très touché par la musique. Émotion très forte.



B : Energie de cette femme, très veille, qui nous fait sentir la disparition inéluctable et vécue du je.

Li : Cela m'a fort impressionné, comme si elle était vraiment là en chair et en os. Je pourrais regarder cette vidéo des dizaines de fois. Je pense qu'à chaque visionnage, je serai touchée par d'autres moments, d'autres instants. Ce qu'elle peut m'apprendre est sans fin. J'en ai des frissons dans tout le corps. Je n'aurais pas voulu rater cela.

P : Emotion devant le mont Fuji. J'aime particulièrement cette encre. Juste avant d'intégrer un Epahd où je vais accompagner des personnes en fin de vie, cela m'inspire sur ce que l'on peut apporter dans un espace aussi privilégié.

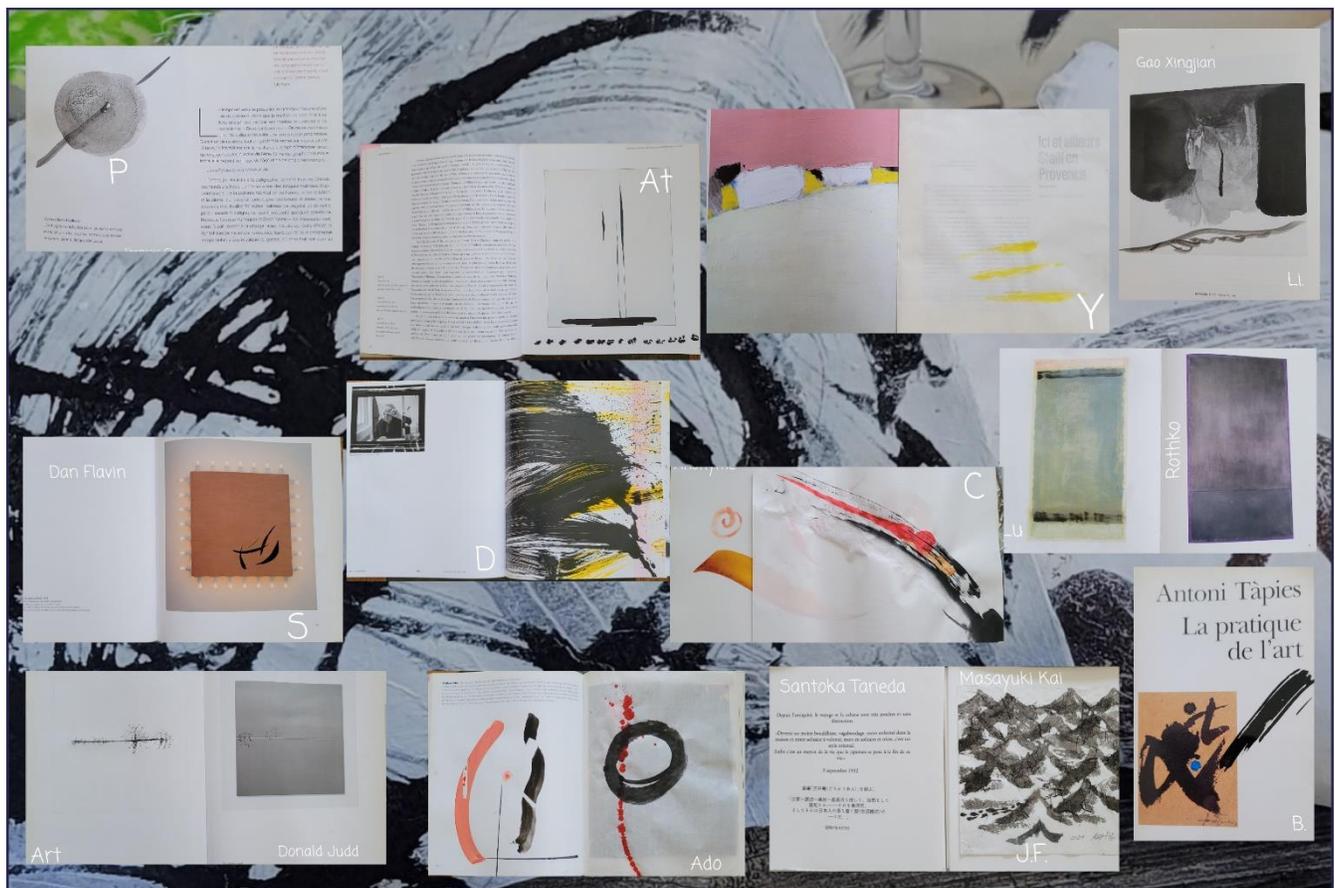
Cl : C'est très grand. Une grande dame. Son geste qui m'a le plus marqué, il est à la fois fluide, simple et évanescent. Comme si elle était là, tout en ne l'étant pas. Il y a une communion totale dans ce geste.

St : J'ai ressenti par sa manière d'être qui m'a touchée, un côté élevé et aérien mais aussi humble. Dans cette espèce amplitude, il y a un accueil extraordinaire de ce qui passe.

Ado : J'ai ressenti auprès d'elle ce que j'ai vécu auprès d'Henri Maldiney, des êtres centenaires qui n'ont cessé de travailler ce qui leur paraissait essentiel, d'y consacrer leur vie sans recherche de renommée. Des êtres grands, inspirants.

J-F : Encore une fois, c'est l'essence de la vie qui surgit et cela donne une chair à l'expression la vie la mort. Cela donne à chaque fois une réconciliation avec des concepts encore un peu désincarnés pour moi.

Nous terminons la journée en proposant à chacun de prendre le livre d'art qu'ils ont emporté et d'y laisser une trace. Autre possibilité, y ajouter une feuille transparente.



Li : C'est Gao Xingjian. C'est l'œuvre « le geste ». je trouvais qu'il n'y avait assez de geste donc j'ai rajouté ce geste, en dessous. Très jouissif de dessiner comme cela dans un livre. Je ne sais pas si je peux être créative mais mettre une touche à l'œuvre de quelqu'un et l'améliorer, je pense pouvoir le faire.

B : Antoni tapies, la pratique de l'art. Je n'ai pas eu le choix parce que dans ce type de livre, il n'y a pas de tableau. Je n'ai pas eu à affronter ce dilemme de mettre mon sceau sur un livre de grande valeur. Cela m'a arrangé mais aussi, j'ai raté d'autres expériences. J'ai voulu transgresser le cadre. Au début, j'ai respecté, avec le point bleu. J'étais avec Miro et puis cela ne me suffisait pas donc je suis sortie du cadre et c'était très agréable. J'ai pris appui sur l'esprit, le ressenti de ce tableau. Je l'ai transgressé, y ai mis du mien et y ai pris appui.

Lu : Rothko. J'ai laissé une trace sur le livre directement, je voulais prendre le moins de place possible et je n'y suis pas arrivé. Je voulais aussi dialoguer avec l'œuvre d'en face. J'ai fait ce que j'ai pu.

J-F : Ce sont des poèmes de Santoka Taneda illustrés par Kai. J'ai été surpris par ce qui s'est passé. Je ne pensais pas pouvoir au début laisser une trace dans un livre d'une telle valeur. M'imposer auprès de tels artistes. Puis, soudain, j'ai osé. Je n'ai pas posé de geste artistique, mais j'ai représenté la montagne dans laquelle je pourrais être. Il y a quelque chose de l'accueil de cette montagne dont j'ai eu très peur et dont j'ai moins peur maintenant.

Ado : As-tu eu la sensation de transgresser en y posant ta trace ou... ?

J-F : J'ai eu la sensation de rejoindre.

Ado : Comment rejoint-on quelqu'un ?

J-F : En osant, dans un grand respect, se rapprocher de lui. Accepter nos morts conjointes et disjointes à la fois.

Ado : Ressens-tu encore maintenant cette sensation incessante de la mélancolie ?

J-F : Je sens de la puissance.

Ado : tu es sorti de l'apeiron, où tu étais depuis de nombreuses années. Tu as aussi pu dépasser et transcender « cela je ne peux pas » et « c'est pas possible ». Tu as incarné la transpossibilité. Tu as transpossibilisé le geste. (Transconcepts créés par Henri Maldiney)

Cl : Ce qui me vient est transgression et entremêlement. En termes d'ouverture de perspective, il est intéressant de comment s'inscrire dans une œuvre déjà finie et comment l'ouvrir et se l'approprier. Ensuite, comment jouer avec cette ouverture dans un rajout qui est mien, et qui est à la fois consubstantiel de ce qui est déjà là. C'est l'idée d'entremêlement.

Y : C'était difficile de choisir et celui-ci s'est imposé, comme ces traits et cette couleur se sont imposés. Nicolas de Staël P (sur l'œuvre de Y) : Du blanc émerge un jaune, du jaune émerge un blanc

St : C'était une rencontre quand je suis tombé sur ce texte qui explique comment Dan Flavin a commencé à faire de l'art. Gardien de musée, il s'est demandé comment faire revivre la présence du sacré au spectateur contemporain. Quand je suis devant, je suis parfaitement en accord avec cela. Pour le peindre, j'ai senti que j'étais avec lui. En même temps, il y a une très grande sérénité et une immense tristesse et ce n'était pas triste. C'était autre chose, sans but, je m'en foutais complètement du résultat, j'étais juste là avec lui.

Ath : Pour moi, c'est l'exercice le plus difficile que j'ai eu à faire et avant et maintenant. Déjà aller trouver un livre d'art est très difficile car j'ai très difficile avec les livres d'art. J'ai d'autres livres mais ce n'est pas un choix. Un documentaire sur Georgia O Keefe m'avait marqué. Je l'ai surtout regardée plutôt que ce qu'elle a fait. Finalement, j'ai commandé ce livre. J'ai beaucoup hésité sur que retenir. Il y a des moments où j'ai l'impression de faire avec elle. C'est un peu un sacrilège donc c'est la raison pour laquelle je suis à côté. J'ai choisi cette œuvre parce qu'elle ressemble à ce qu'on fait ici. Sa manière de se regarder m'aide à me regarder.



P : François Cheng. Je suis parti d'une mer improvisée pour faire mon encre avec un bâton. Cela a donné un résultat très liquide donc les pigments flottent à la surface du papier. Cela produit des formes aléatoires. J'ai raturé avec un trait, somme un « s » barré.

Ado : tu transcendes la 1^e forme par la 2^e et il y a une unité. On ne sent pas la rature, mais plus une traversée.

Ath : N'est-ce pas une forme du temps ? Une forme du disque et celle de la trouée. Dès le départ, c'est le temps que j'ai ressenti : le temps traversé par le temps.

D : Je me suis bien amusé, à trouver la chose une belle façon de s'approprier une œuvre d'art. Je pourrais le faire sur une œuvre qui est chez moi. C'est une démarche puissante d'appropriation. Je me suis dit qu'Hartung, c'est dans la démarche, des gens qui cherchent. Je suis allé au-delà de la trace. J'ai bien complété le close-up. Sa démarche de recherche est très touchante. C'est pourquoi Shinoda est très puissante. Chez Hartung il y a quelques ruptures mais pas tant. C'est assez fluide sauf quelques encres. J'ai rajouté toute la couleur jaune

Ado : je trouve intéressant le bord-déborder. Tu disparais en Hartung et Hartung disparaît en toi.

Art : Judd. Symétrie. Difficile d'être en rapport direct avec le résultat. Je ne voulais pas abimer l'œuvre. ET puis j'ai créé une fente, ce dont j'ai toujours rêvé depuis ma découverte de Fontana. J'ai appliqué l'encre au dos de cette fente pour laisser apparaître quelque chose d'aléatoire, dont je n'étais pas le maître d'œuvre. J'ai aussi dessiné un cadre au crayon mine fin, délicat presque invisible...

Ado : le livre est « American Action Painting », reprenant tous les grands peintres de ce courant et j'ai choisi Clyfford Still. D'abord, il y a sa toile à droite... J'ai déployé les encres à sa gauche. Ensuite, j'ai apposé de l'encre sur une feuille que j'ai collée dans le livre. Je n'ai pas voulu entrer dans une œuvre. En revanche, je suis entré en tension avec l'œuvre. Ensuite, je me suis dit que l'œuvre lui appartenait donc j'ai amené cette 2^e œuvre pour entrer dans une sorte de couvrir et découvrir et ne pas vous imposer et l'un et l'autre. Clifford Still est très puissant et ce que j'apprécie chez lui, ce sont ses infractuosités, sa manière de toujours infractuer l'art. Il a refusé toute mondanité.

Impressions :

P : je suis saisi par la translation de chacun. Il y a une libération, une désinvolture de l'être. C'est une libération dans une désinvolture. Je suis stupéfait.

Cl : je me demande si en tant que groupe, on n'a pas transpassibilisé à travers toutes ces propositions.

Ado : Nous avons plutôt transpassibilisé ce qui se donnait.

J-F : je voulais te remercier parce que personne n'avait jamais parlé de Clyfford Still. Tu es le premier à prononcer son nom devant moi et je me dis « d'où je viens ». Quelle syntonie qui dépasse l'historicité. C'est troublant.

Ado : Cela me fait penser aux « jumeaux cosmiques ».

B : Vous nous avez beaucoup parlé de conversion du regard. Ici, je ne vais plus aller de la même façon dans les expositions. Ce concept prend toute son ampleur.

D : pour poursuivre, c'est aussi l'expérience de la limite, sa traversée, le retour de la traversée. Ce que je trouve extraordinaire avec ce média, c'est qu'on peut faire des positifs, des négatifs, cela déborde, et cela ouvre un champ d'expérience tout à fait singulier et qui est démonstratif de ce que nous peignons tant à faire dans ce monde onctueux. C'est assez révélateur au sens presque photographique du terme.



Ado : Après le 1^e travail du même registre avec le poème, vous avez amené une richesse que le séminaire d'été a exponentialisé. Un sourcier ou un éveilleur ne peut rien faire s'il n'y a pas de source. Quand il y a autant de richesse, de puissance, de failles, de trouées, d'impasses, d'ouvertures, de ciels, de terres qui sont là, « le là » peut s'habiter. Moi je ne fais rien si ce n'est que monter en puissance ce qui est là, à savoir vous faire révéler à vous-même. C'est ce qui a été très puissant durant ce séminaire. Chaque séminaire d'été a été puissant et à chaque fois on se demande comme on fera pour le prochain. Ici, cette relation pathique-gnosique a été extrêmement dynamisée et dynamisante. Ce que vous avez amené au groupe et à moi-même à travers votre transformation des propositions est vraiment de l'ordre de la transcendance, en nous transcendant et en vous transcendant, en explorant des lieux incroyables. Il est important de sentir les leviers et on a vraiment senti combien Shinoda nous a accompagnés, combien on a pu en prendre la mesure. Vous emportez avec vous ce moment, qui deviendra une trace. Il n'y a pas que J-F qui a rejoint quelque chose ou quelqu'un.

Ce travail est profondément pathique .Tu as la puissance, Art, d'être dans un pathique en puissance sans le moindre pathos. Fontana fait une brèche pour ouvrir l'infini en profondeur alors que pour toi c'est tout à fait différent. Il y a délicatesse et finesse. Ce qui est puissant, c'est que tu as mis dans du Judd quelque chose qui n'est absolument pas Judd. Cette façon d'y être à partir de l'aléatoire est formidable.

Tout le travail que vous avez amené est stupéfiant. Notre travail de ces cinq jours est clinique sans l'être mais fondamentalement thérapeutique. En même temps, cela vous interroge dans votre rapport à la clinique et au thérapeutique. Évidemment, nous nous transformons tous. Nous étions tous démunis, tous perdus. Nous avions tous peur. Nous nous sommes tous lancés sans compétence. C'est ensemble que nous avons osé partager chaque jour quelque chose de l'ordre : voilà ce qui s'est donné de moi à ce moment-là.

SIXIEME JOUR – 22 juillet 2021

En guise de clôture, quelques assertions de Dastur, Biemel, Maldiney, Sepp avant l'œuvre collective qui s'est donnée dans le silence et la méditation.



WALTER BIEMEL

Artiste : Freddy Mutombo

Nous ne pouvons pas nous approcher des choses représentées
Comme il est possible de le faire des choses réelles.

Jamais nous ne pourrions surmonter la distance établie par
l'image.

LAMBROS COULUBARITSIS

Artiste : Freddy Mutombo

Un invisible qui se dérobe... comme origine indéterminée
Qui s'inscrit dans ce non-lieu où l'invisible s'efface
Comme invisible-insignifiant...
Un tel in-visible qui dans son ir-réalité fait advenir un visible...

HENRI MALDINEY

Artiste : Freddy Mutombo

Dasein...
Être-le-là implique un là que la vie ignore
Le là de tout avoir-lieu, locatif absolu
Hors duquel il n'y a lieu de rien...
Apparaître, c'est se manifester en soi-même dans l'ouvert.



Le dessin au lavis, d'influence bouddhiste, par le noir et blanc réduit toutes les couleurs.

Ici, aussi, par l'entrecroisement des lignes sur un arrière-fond vide, le non-exprimable doit devenir visible dans son inexprimabilité même.

L'œuvre collective

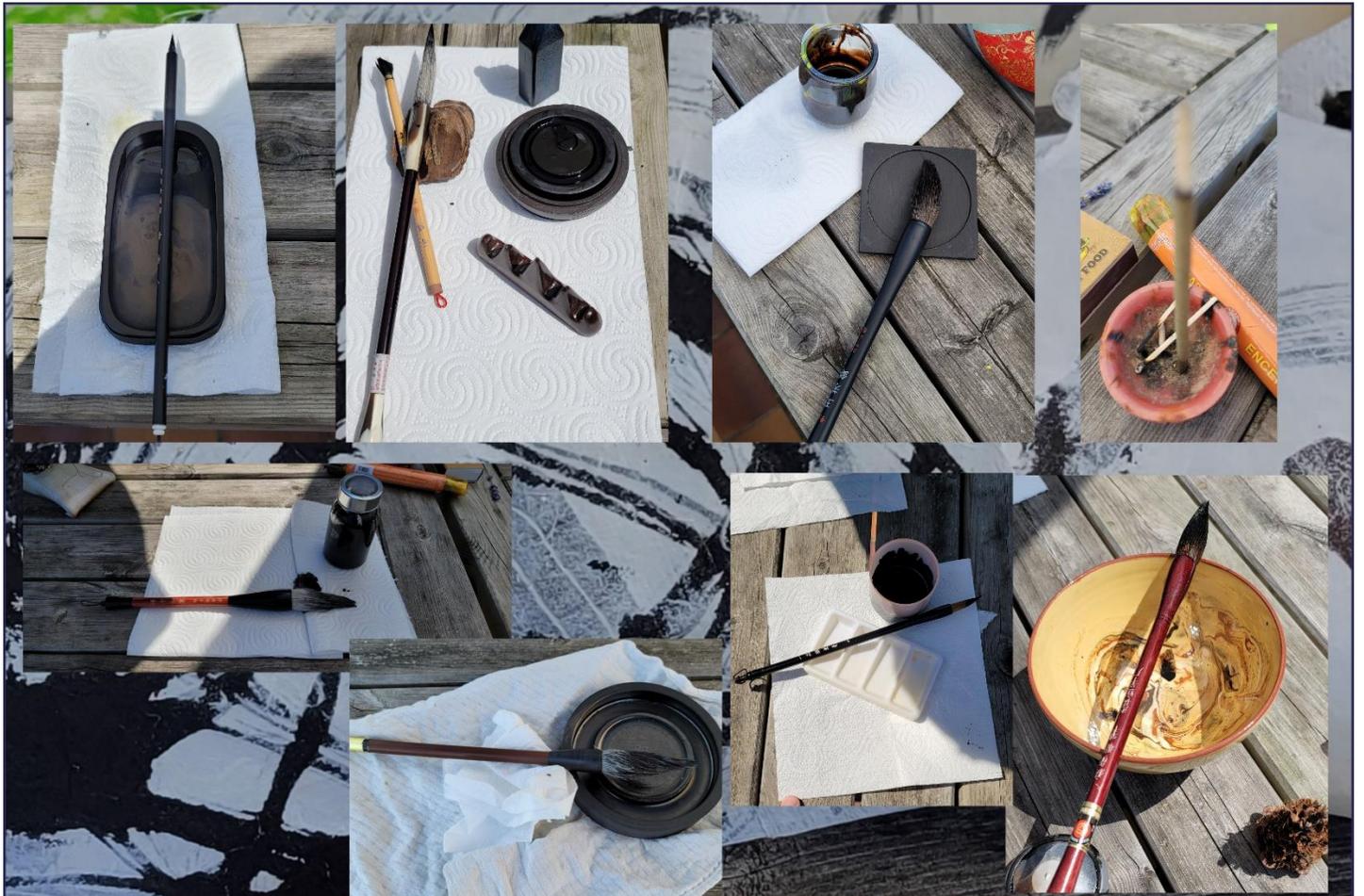


de droite à gauche La moitié de droite





PINCEAUX ENCRE



B : Ce qui s'impose à moi c'est que je verrai cette œuvre collective non dans son horizontalité mais dans sa verticalité.

Li : La puissance de la non-intentionnalité vécue.

St : Être le mouvement de la rencontre

Cl : Comment essayer de maintenir le signifiant insignifié

J-F : fait revivre le y être sans y être

P : Un empire coule au pied du bambou

Y : Plaisir et attraction

B : aléatoire du premier jet

Li : Cette œuvre fait signe vers tout ce que nous avons pu partager durant ces 5 jours, avec nos différences.

Y : l'invisible visible invisible

St : Dans l'espace de la rencontre, être

Ainsi s'achève ce séminaire d'été...

Je demande à chacune et chacun de m'envoyer leurs impressions, sensations .

Les voici :

Au large de tout processus d'initiation, faire l'expérience pathique de la transpossibilité. Traversant la limite de mes pré constructions matinales, je ne suis plus que le médium d'un souffle qui se porte au pinceau et fait entrer l'encre en résonance. D'un simple prolongement de ma main, le pinceau se meut. Quitter l'injonction et s'ouvrir à la possibilité d'une rencontre du papier, de l'encre et du pinceau. Lieu d'une autre présence à soi, y être sans y être ... laisser apparaître, se manifester leur donation, en elle-même, dans l'ouvert.

*Je n'est plus,
il y a ...
parfois*



Un pommier, dans le soir orangé. M'est
apparu comme un éclair, enraciné.
Poussant vers la maturité; périssant; force
du ciel de le rendre immature. Toujours.
Refllet coloré sur les folioles. Métamorphose
de la couronne. Une ramure chantée. Droit
dans le mouvement esquissé par son tronc.
Fort dans le courant; dans la force de
l'ombre. Vous pouvez y être. Vous essorir
près de lui. Un moment, dans le silence;
comme lui, sentir l'herbe frémir. De donner
là l'émotion du silence, comme le frôlement des
peaux. Parfois, de l'éclat. Parfois, rien. Parfois,
de l'eau qui tombe. Et parfois, cela
revient. Le voir simplement venir à soi;
le mouvement même de venir vers
Une brindille, à mes pieds. Une joie.
Vous remercier, Ado.

Comment il vint à l'encre d'ajourer la nuit

Le pinceau

En essayant un nouveau **pinceau**, et le laissant traverser la page, suivant un geste pressenti, celui-là m'apparaît comme un outil ouvrant l'écriture à une expérience de l'espace.



L'atelier

L'importance du **lieu**, pour travailler l'encre. Doit permettre la solitude. Il importe aussi que l'atelier soit traversé, ici par le vent. La bâche de plastique ne répond finalement qu'à cet usage : me rappeler à l'éphémère de ma condition, à l'évidement, à l'humilité ; à la respiration, qui est passage de l'air à travers moi ; accès à la peau traversée — ouverture aux sensations.

Le fond

Dans une proposition à créer, il est question de « chiffonner, froisser, plier, déchiqueter ». Je ressens la nécessité mystérieuse de **déchirer** une feuille de papier, avant d'y apposer le pinceau. Naît alors une frayeur, une sensation d'angoisse. Il se pourrait que jusqu'ici, la page blanche ait davantage rempli le rôle d'un support rassurant, plutôt que celui d'un fond digne de ce nom. Je traverse cette peur insigne, déchirant le papier, et dans l'apparition d'une faille, assiste à la venue du fond.

Le feu

Les œuvres sont disposées sur la table, et dans un moment de grande intensité, nous tournons autour de celle-ci pour les observer. Je ne veux pas que ce moment s'arrête, je n'accepte pas qu'il s'effondre dans l'oubli, car j'éprouve une véritable confiance, un souci — aussi rare que profond — de chacun pour soi et pour l'autre. Un vers me vient cependant : « Le feu donne de la poussière », mais je ne le communique pas. Un peu plus tard, il est pourtant question de **brûler** les œuvres. Je vois la mienne, ainsi que les autres, se transformer en cendres, se consumer définitivement, passer... Ce que je sens brûler, outre le papier, c'est tout ce poids de l'égo, lestant encore le travail de l'encre — me maintenant à distance de sa rencontre, figeant encore sa vie. Cet espoir illusoire de braver la mort par de l'ambition, par un soi donnant dans la force à partir d'une identité... Tout cela se ruine, me laisse sans voix. Ne reste alors que l'acceptation, une simple présence à l'instant, à la flamme. Vérité du passage, fragilité du là...

La colère et le souffle

Il nous est demandé de tracer deux traits : l'un avec souffle, et l'autre sans. Je cherche alors à reproduire le trait du « blanc volant », en me persuadant, très paradoxalement, d'agir sans idée préconçue. Mais ce trait est sans vie ; il se ponctue d'arrêts, de changements de direction particulièrement maladroits, qui trahissent l'idée, l'intention. Le trait que je croyais sans souffle, qui est plein et épais, est quant à lui irrigué par une véritable énergie. Tout le monde est dupe, dont moi ; Ado est le seul à voir ceci. En sorte que, lorsqu'il nous est demandé de nous exprimer à travers une signature, j'investis un trait épais, et fulgurant, que j'ai plaisir à tracer, et où effectivement, je peux me reconnaître. C'est après cela que les choses se corsent. Il nous est demandé de tracer un enso, à partir d'un poème. J'ai choisi un vers d'André du Bouchet, que je trouve très puissant, très subtil, et tout à fait dénué de pathos. Or, je voudrais retrouver ce trait épais, puissant, auquel je me suis identifié. Mais je sens que la force du trait de ma signature ne rencontre pas la climatique du texte bouchetien. Ma mémoire va alors puiser dans mes quelques réserves littéraires, où elle retrouve un poème d'Achille Chavée, surréaliste issu de ma ville d'origine.

Achille Chavée... Il s'agit d'un poème commençant par une réaction à la médiocrité, subversion anticapitaliste (« J'ai pissé sur cent-vingt mètres de banque / crachat auréolé de la désespérance »), et qui se trouve fondée dans la possibilité d'un être-au-monde, et d'un être-avec-autrui plus authentiques, fondés sur une conscience de l'être-envers-la-mort (« tous les cœurs sont en nous / Même moi / Qui suis mourant depuis ma prime enfance »). Se sentir intimement concerné par sa propre mort permet au poète de distinguer, en quelque sorte, entre la possibilité d'un « nous » fondé sur le souci et d'un « on » réifié dans l'évocation de la banque ; espoir d'un « nous » où se fonde toute une vie de révolte, dans le cas de Chavée, qui quitte La Louvière en 1936 pour la guerre d'Espagne.



Cela dit, dans mon cas, il s'agit d'une **identification**, où mon moi, au lieu de se vider, pour se laisser traverser par le souffle de l'enso, va au contraire charger ce dernier d'une sorte de fureur, née de l'imitation de ce sentiment de révolte. Sur le moment, je me sens également proche des graffeurs, de Basquiat. Même si, d'une certaine façon, je passe à côté de l'exercice, je découvre que la forte conscience de mon être-au-monde le plus propre ne va pas sans une forme de rébellion, un rejet ; le oui implique un non, qui trouve sa cible, au vu de mon histoire, dans la hiérarchie sociale.

C'est à cet endroit de la médiocrité que mon égo concentre le néant, pour cette simple raison, sans doute, que je suis d'origine « petite bourgeoise », ayant évolué quelque part entre la classe ouvrière et la vraie bourgeoisie, et que, originaire d'une ville ouvrière, j'ai traversé des mondes. Voici également ce que mon égo se figure. J'ai été arrêté, dans mon parcours, par le manque d'argent ; j'ai connu des gens véritablement pauvres (ma voisine de classe, en 2^e secondaire, se prostituait). Mais j'ai aussi connu des riches : tous m'ont déçu (bourgeois comme aristocrates). Il n'y a dans ces milieux-ci pas plus de finesse qu'ailleurs ; la cruauté à l'adresse de l'autre trouve simplement davantage d'intelligence pour se manifester, à mesure qu'on monte dans la hiérarchie. Voici cependant quelle fut la vérité de mon expérience : quelques-uns, au sein de ces milieux, valaient que je les rencontre — il y de toute façon eu rencontre, reconnaissance — et ces derniers dénotaient toujours avec la médiocrité de leur monde, quel qu'il soit.

Mais ce dont souffre véritablement mon égo, et que je peine à m'avouer, c'est qu'en réalité, je n'ai trouvé ma place dans aucun de ces milieux — celui des artistes n'est pas plus enviable : le « **milieu** » au sens commun étant médiocre par définition, en ce qu'il est étroitesse de vue sur soi et sur autrui, réduction des possibles, figement des rapports sociaux. Aujourd'hui, je recherche l'intimité, j'essaie de maintenir les relations qui font sens ; par ailleurs, je sais que tous ont leurs limites, en vertu des ornières imposées par le monde qui les a façonnés — à commencer par moi, petit bourgeois médiocre, quand je ne cherche pas à être meilleur. Je suis un rebelle sans véritable motif de révolution ; ou alors, comme Flaubert, il s'agit de la bêtise, celle des autres, et la mienne. Voilà qui est vrai : je déteste l'inhumanité, la satisfaction de l'égo, l'absence de questionnement, la complaisance, surtout lorsqu'elle se voile derrière les meilleures intentions — l'équivoque... Mais cette révolte-là demande une grande vigilance, elle ne trouve pas son explication dans les raisonnements simplistes, binaires : elle possède son propre mouvement, sa souplesse, s'adapte à ce qui est rencontré, parfois dans les replis les plus surprenants, chez l'autre comme en moi — que **Théodore Adorno** m'apprenne cette acuité...

Enfin, cette capacité à investir la **colère**, sans l'identifier comme telle sur le moment, mais à en jouer, pour en tirer une énergie inventive, imaginative, trouve son origine dans le rapport à ma mère, à ma famille, à mon milieu. Très tôt, dans l'enfance, j'étais révolté, et manifestais une colère très fréquente. Une colère très juste, à la considérer aujourd'hui, et malheureusement pour mes parents, extrêmement perspicace (elle visait la victimisation de ma mère, le sadisme de mon frère...). Mais cette colère a été sévèrement interdite, bouclée dans le silence ; elle est associée à la punition, et au mutisme. Mon égo a malheureusement appris à poser sur cet affect une manière d'être tout à fait contraire, celle d'une conciliante abnégation. Or, cet oubli du refus est aussi oubli de l'affirmation. Et cet affaïssement de l'égo n'est pas l'évident qui permet d'accéder à l'autre ; cette absence à soi est emplie de tristesse, d'une révolte sourde, et que je tiens cachée — aux autres, ainsi qu'à moi-même.

L'écriture, lieu d'invention, a d'abord servi à ceci : revanche sur mon milieu ; expression de ce sentiment de colère que je m'interdisais dans la vie ; et au bout de cette expression, par éclats, esquisse d'une existence ; catharsis... Double impasse : non seulement, je pressens que cette écriture n'est pas encore véritablement créative (une poésie en prose peut sourdre par moments dans ces romans, qui m'indique une autre voie, celle des sensations...) ; mais en outre, la colère étant associée à la punition, au silence, je ne me permets pas de communiquer ces textes, de le rendre publics, alors même qu'ils sont nés d'un désir de revanche contre mon milieu, d'une volonté d'accomplir quelque chose d'important... Impasse...



Et pourtant, durant mon adolescence, il y avait **d'autres écritures**, que j'avais oubliées : celle née d'une résonance avec un professeur, et surtout la philosophie qu'il prodiguait bénévolement (cours sur les présocratiques, 5^e secondaire) ; au même âge, écriture née d'une résonance avec Charlotte (artiste qui m'ouvrait la voie du sentir...).

L'ambition de créer, c'est-à-dire, approcher l'acte créatif à partir de l'identité à un style, à une idée, un projet, quel qu'il soit — vouloir inventer, donc, à partir d'une position existentielle... — provoque aussitôt, chez moi, un sentiment de révolte, un désespoir, une morbidité : cela n'étant rien d'autre que le moi se suffisant à lui-même, incapable de s'évider pour accueillir l'altérité de l'encre. Voici, sans doute, quel était le véritable objet de ma colère, qui aujourd'hui, ne dépend plus de mes parents, de ma famille, de mon milieu : **l'identité à soi**, où le soi, en quête d'existence, mais incapable de ceci, se révolte contre son monde, et contre son propre élan vital. Je retiens alors ce que ce séminaire m'a appris : **s'évider, pour accueillir l'autre, dans la confiance : le souffle alors peut venir...**

Entre nous, le pli

Dans une collaboration, à partir d'encre réalisées à l'instant, il est possible d'ajouter son œuvre à celle des autres, ou de modifier celles-ci — leur sens, leur disposition. L'œuvre, ici, cesse d'appartenir : elle devient un être, entre nous, propice au mouvement, au changement, à l'accueil de ce qui devient. Dans ce climat de confiance, et de résonance particulière, j'accède aux sensations, à la dimension pathique de mon rapport à l'œuvre en train de se faire. J'en parlerais comme d'une énergie banche, d'origine tout à fait extérieure, et qui irrigue tout à coup mon corps, les moindres replis de mon être ; c'est une palette de sensations qui ne correspondent à aucune affection prédéfinie : cela me porte à être, à agir dans le sens de ce qu'elles m'indiquent, dans un rapport à l'instant, qui ne se préoccupe nullement du passé, ni de l'avenir : tout est là, je suis là, traversé, accédant à ce que je ne suis pas, ce que je peux devenir. J'éprouve, à un moment précis dans le processus de métamorphose de l'œuvre, la nécessité d'opérer un pli ; puis un deuxième. Ceci me semble tout à fait juste, et cette justesse ne m'appartient pas. Ici, l'être, l'invisible est accueilli ; il ne se coagule pas dans une représentation. L'expérience du pli — tout comme la déchirure faisait apparaître le fond... — me permet de sentir et de comprendre cette immatérialité-venant-à-la-matière.

Peindre la peinture de Dan Flavin : fusion avec l'être réifié

Après avoir réifié le néant — générant intentionnellement une révolte qui m'offre une sorte de puissance inventive, mais réactive —, c'est l'être, il me semble, que je réifie. Il nous est demandé de peindre dans un livre d'art ; de rentrer en relation avec une œuvre, par l'entremise du livre. Je choisis un livre d'art portant sur Dan Flavin, dont la rencontre fut déterminante, pour moi. C'est qu'il y est question de la façon dont Dan Flavin a voulu retrouver une relation au sacré dans l'art, et ceci au sein d'une époque caractérisée par la mort de Dieu. Aussi s'y prend-il avec des moyens très simples, issus de la banalité (il joue d'un dialogue entre peinture monochrome et ampoules électriques). Le contact de ces œuvres fait signe vers le sacré, d'une façon très évidée, qui ne renvoie pas, à mon sens, vers un arrière-monde, fait d'une rare fréquence en Occident. Les Icons de Flavin mettent en présence d'une énergie ; elle m'éveillent, font signe vers l'être. Et cela dit, dès lors qu'il est question d'entrer en relation pour œuvrer avec Flavin, je réifie l'être dans une œuvre : celle-ci devient l'être, avec laquelle je fusionne, pour donner naissance à une œuvre nouvelle. J'éprouve un grand sentiment de puissance, mais qui appartiendrait à l'œuvre elle-même, ou à Dan Flavin. Paradoxalement, naît alors une immense tristesse, sentiment pathétique d'impuissance : le mouvement de l'encre qui prend place sur la toile de Flavin est très limité, presque arrêté ; il s'installe dans un coin, dans le bas de l'œuvre — le ciel appartient à Flavin. Cela donne une œuvre nouvelle, qui est l'effet d'une fusion : anéanti par ce que j'identifie comme la puissance d'être de Dan Flavin, je néantifie à mon tour ce qu'il est en me l'appropriant. Tout ce processus ne tient pas à la sensation, au pathique ; le poids d'un pathos m'accompagne durant sa réalisation. Pendant : sentiment d'impuissance, d'infériorité ; après : tristesse de ce que l'expérience soit finie, car l'être n'est plus sans cette œuvre de Flavin disparaît. Là encore, l'égo veut posséder ; il n'est pas encore question d'abriter...



L'encre collective

La dernière expérience créative me permet d'éprouver encore plus précisément le caractère imprévisible de l'acte prolongeant la sensation, la dimension pathique de mon être, souffle de vie conférant mouvement à la matière. C'est que, puisque nous agissons ensemble, je ne peux savoir d'avance ce qui va se produire ; je ne peux agir que suivant ce qui se donne, ce que je sens, éprouve dans l'instant ; aucun figement possible, aucune visée possible, mais juste une adéquation au moment, à ce qui se manifeste, comme à prendre la vague, parce que nous sentons qu'elle nous concerne au plus profond de nous-mêmes, et en accueillant son origine infiniment lointaine.

Distinction de l'être, du néant, et de l'étant

Quel que soit notre milieu d'origine, ou notre histoire, nous avons toutes à tous un chemin à parcourir, le corps alourdi de limites, les yeux ne voyant clair que par bribes, et les pas cherchant à se frayer une voie vers la lumière. Dans mon cas, la limite est un réflexe de réification du néant comme de l'être. Me figeant moi-même dans des poses, des comportements qui recouvrent mon être, dans une soumission d'apparat, cherchant à plaire aux autres, je fige également l'autre dans des conceptions établies ; la rencontre ne s'encre pas dans la complexité d'un clair-obscur, mais mon égo la veut noire ou blanche — et l'intimité n'a pas lieu. Ce qu'il convient, et du moins c'est ce que je suis capable de comprendre et d'éprouver aujourd'hui, c'est de distinguer l'être de l'étant ; le néant de l'étant. L'étant peut être néantifié ; il peut aussi m'affecter négativement. Je peux être moi-même néantifié, et néantifier un étant. L'être peut mettre l'étant en mouvement ; il peut me traverser, l'espace d'un instant, ouvrant ce qui est à son autre. Mais je ne suis pas le néant, et je ne suis pas l'être ; de même, aucun étant n'est néant, ni être : le néant, l'être, de façon distincte, mettent en mouvement ce qui est, lui donnent naissance et mort, lui confèrent finitude et infinitude, le maintiennent en équilibre. L'étant peut être traversé par l'être ; l'étant peut finir. Il en va de même pour moi, pour autrui, suivant une guise particulière, qu'il me faut encore comprendre, préciser — cette possibilité d'abriter l'être propre à l'humain...

Un mouvement venu de nulle-part

Au retour du séminaire, après avoir écouté la musique d'Arvo Pärt pendant plusieurs heures, j'ai ressenti, d'une façon surprenante, nouvelle, l'appel de l'encre. J'avais le sentiment de ne plus rien chercher. Je pressentais simplement une sorte de mouvement, qui traversait une feuille d'un certain format (A3), dans sa largeur, de la droite vers la gauche, et avec une force retenue, exprimant une légèreté, une fragilité. En outre, l'encre ne devait pas être trop sombre ; j'y ajoutai de la peinture blanche. Tout cela, je l'ai senti, qui venait de nulle-part. Ensuite, lorsque j'ai posé le pinceau sur la feuille, je sentis également que le mouvement n'était pas rectiligne ; il montait obliquement, suivant une sorte d'escalade qui, à mesure que le pinceau l'opérait, dévoilait les éclats d'un relief. Enfin, le sentiment d'un étrange équilibre me vint ; l'œuvre était terminée. Le processus créatif paraît donc, ici, mettre en équilibre des éléments très concrets — des éléments matériels, des possibilités esthétiques — avec une dimension indéterminée, sentie. Il me semble que, plus les possibilités matérielles, esthétiques, sont possédées, et plus l'imprévisible peut trouver une voie juste, particulière, pour venir s'exprimer à travers la matière. En outre, le mouvement pressenti, en prenant forme sur la feuille, ne ressemblait nullement à l'idée que je pouvais avoir : j'ai laissé la rencontre du geste, de l'encre, du pinceau, et du papier, me surprendre, afin qu'une forme nouvelle prît véritablement vie.

Une possibilité de composer avec l'étant

Au retour de ce séminaire, outre cette possibilité nouvelle de sentir le caractère immatériel de l'être et du néant, m'apparaît la possibilité de composer avec l'étant. Renforcer certaines connaissances, certaines capacités techniques, certaines pratiques, dont je sens qu'elles me concernent, parce qu'elles me permettent de mieux accueillir l'imprévisible, et de cheminer. Quelques projets font sens, que je liste ici :



- *Poursuivre ma lecture quotidienne des œuvres de Martin Heidegger ;*
- *Étudier la phénoménologie, écrire sur l'art, le livre d'artiste ;*
- *Étudier deux langues étrangères (grec ancien ; allemand), pour mieux sentir la structure de la mienne ;*
- *Visiter des musées de manière régulière ;*
- *M'intéresser à la grande musique ; aller au concert ;
(Jouer de la musique, en amateur) ;*
- *M'initier aux techniques de la peinture à l'encre de Chine ;*
- *M'intéresser à la nature (Météorologie, éléments, flore) ;*
- *Laisser place aux rencontres, aux relations résonnantes, accueillir l'intime ;*
- *Poursuivre l'œuvre collective de Finisterre ;*
- *Mieux cerner ceci : mon désir essentiel est celui de créer, il implique la solitude ; les plaisirs du bon vivant que je suis sont des à-côtés (boire, manger, érotisme).*

De ces quelques jours très intenses, je garde le sentiment :

- a) d'une orchestration, rythmique et d'une extrême fluidité, menée avec maestria par Ado.
- b) d'un parfait équilibre entre les trois lieux que nous avons partagés dans cette maison, ayant permis une meilleure articulation entre pathique et gnosique, abstraction et concrétude, immersion en soi et moments de partage. Cet équilibre m'a permis de mieux distinguer et de mieux articuler divers concepts et transconcepts (rythme, souffle, présence, transpropriation, quadriparti, pli qui déplie, transpassibilité et transpossibilité, trace et signe, symbolisation, impasse, ouvert, etc.).
- c) d'une intimité plus grande avec les autres participants. Ces quelques jours m'ont permis de les « rejoindre » autrement, de mieux éprouver/comprendre leur puissance et leurs impasses. Une intimité, une forme de nudité perçue essentiellement dans l'atelier et dans l'espace de partage, et que presque trois ans de formation, supervision et trois séminaires d'été (Alsace, Venise, Le Grand-Bornand) ne m'avaient pas permis d'éprouver de manière aussi puissante. Une intimité qui ne rend l'autre ni plus proche ni plus distant. Et pourtant à la fois plus autre et plus même.
- d) d'un dialogue entre rouge et noir (Ado, Toko Shinoda, « l'encre redevient sang »), d'une sorte de fil (sans doute plus personnel) ayant traversé et relié ces journées et qui continuera de me questionner.

- Je prends aussi mieux conscience :

- a) de combien il est commode de ne pas exister et de l'importance d'oser : poser des actes, au risque de se tromper ; faire confiance à ses intuitions ; lâcher-prise.
- b) de l'importance de l'altérité pour aider à discerner l'essentiel de l'inessentiel.
- c) de l'importance d'une voie pour sentir au jour le jour « où nous en sommes », se confronter à ses impasses, se recentrer et éventuellement transpossibiliser.
- c) de la dialectique du hasard au service du désir.

A chaud, beaucoup de « moments forts » me reviennent. Comme ils seraient bien trop nombreux à énumérer, je ne mentionnerai que le geste, si puissant et si retenu, si juste et si fluide, de Toko Shinoda.



Expérience partagée.

Chemins de l'encre.

Champs et traits,

Coulées et trace.

Envolées puissantes

Douceur des regards.

Merci.



" Encre aux couleurs de nuit

Effleurement du non-lieu."

Et

" Indomptable être d'encre

Invitation à cheminer."



Ce séminaire - qui en fut un au sens étymologique - m'a fait sentir l'universel japonais. Ce fut un mouvement depuis l'esprit du geste (Faure) jusqu'au geste de l'esprit (Shinoda) ; étrange voyage Taoïste entre intériorité et extériorité dont il s'agit de ne renier aucune étape.

Ce séjour-aisthesis a donné vie à nos formes en présence ; rien qu'à ce titre il est exceptionnel.

Cela me donne envie de m'inscrire dans le monde en gardant le Sumi comme compagnon de route. Il m'a permis de saisir combien nous ne sommes rien.

Ce fut aussi l'occasion pour moi de distinguer plus clairement l'entre-nous du "nous-entre" tel que lundi lors de l'agencement collectif qui a œuvré le blanc de nos créations. La cérémonie jeudi midi, en portant notre spatialité au sacré, a été une incarnation plus éclatante encore de cet espace de nostrité potentialisateur de *Mit-da-sein*.

Heidegger nous enseigne dans *De l'origine de l'œuvre d'art* :

"La vérité est le conflit originaire, dans lequel l'Oouvert est débattu d'une certaine manière, en quoi tout est inclus et de quoi tout se contient, de ce qui se montre et se dérobe à la fois" (trad. libre)

F. Jaran aborde cette problématique dans son commentaire « Ce qu'être vrai signifie » :

« La mise en lumière (*phanai*) de cette vérité du simple ne se fait jamais en s'en emparant, mais bien, comme indique Aristote, par le toucher (*berühren*). Cette idée qu'expose ici Heidegger et qui rappelle les textes consacrés à la *Gelassenheit* offre une critique à peine cachée de ce qui était défendu dans *Sein und Zeit*. Heidegger écrit en effet : cette mise en lumière est "une simple (saisie : *Greifen*) ce n'est plus un concevoir (*Begreifen*) c'est-à-dire le comprendre du simple comme quelque chose d'autre ce n'est pas un comprendre (*Begreifen*) mais simplement une (saisie : *Greifen*)" »



C'est étonnamment puissant de se confronter, de s'abandonner aux multiples expériences avec l'encre comme soutien. Ce séminaire expérientiel n'a eu de cesse que de créer des ponts avec la théorie. Ressentir et penser renvoie aux entrelacs pathiques et gnosiques. Déconstruire pas seulement en pensée, mais incarner la déconstruction. Rencontrer l'encre et le pinceau convie à métamorphoser nos vécus dans un acte qui entrelace le corps, le temps et l'espace. Être là à partir de rien enjoint à la venue en présence. Seul à l'œuvre, le retour vers l'altérité — un essentiel — sous-tend la simplicité d'un partage fondamental.

En ce dernier jour de séminaire, nous avons vécu son apogée : créer ensemble, en silence, en y étant, une œuvre. Y régnait une surprenante relation atmosphérique ; elle impliquait une distance juste, un regard qui perçoit, là, où il n'y a rien à comprendre. Cette aventure n'a épargné aucune dimension existentielle de *Dasein*. Le « où » de « l'encre en résonance », très différent du « où » de la calligraphie, nous a véritablement offert plusieurs expressions à transpossibiliser...



Naïf et insouciant je suis advenu

Dans cet espace de séminaire proche de Rue Ce temps trans-fini d'expérimentations Révélant et ouvrant sur des fondations jusque-là inexplorées de cette ir-réalité.

Chaque instant déployé,

Dans ce groupe et vous qui m'avez accepté, Je me suis laissé traverser, signes et traces, tout ne fut pas vain.

Découvrir la floraison de ces horizons lointains de l'encre, dans ces graphèmes, expressions de mon être-là, Entre-mêlant expressions de poésie ici et là, Dans cet ouvert, pensée conceptuel jusqu'à présent, L'abysse du nihil, éclairé et re-questionné, Et cheminer sur ma clinique plus avant.

Ebranlé et joyeux, invité dans cet époque, Passeur vous fûtes, Faure, Toko Shinoda, ...

Allez, Allez, encore Allez, toujours plus loin Allez.



A cette heure où tout s'évade
éphémère expérience évanouie
ligne de crête s'attarde
entre mélancolie
et joie sobre, pleine
Soudaine.

Entre présence et absence
solitude et union,
un éclair déchire la nuit, là s'élançe
un être-possible, allons...

libres.



Mes mondes ne cessent de disparaître

Merci pour ces quelques jours hors de ...

J'en repars plus seul que jamais et moins seul que jamais

Moins humain et plus humain que jamais

L'encre est devenue ancre nouvelle



D'abord, j'ai l'impression qu'évaluer ce séminaire tous ensemble après cette œuvre collective a moins de sens. Heureusement, Ado propose à chacun de l'envoyer et clôt ce séminaire sur l'œuvre. Quelle est donc sa portée ? Le Lieu de partage a déjà exprimé la signifiante insignifiante qui se perd dans toute forme de significabilité hâtive et sans recul. La création permet à la signifiante insignifiante de se partager sans qu'une significabilité ne vienne figer cette signifiante.

Arriver sans rien attendre, l'accomplissement de l'année achevée incitant à une certaine quiétude, satisfaction peut-être pernicieuse, mais satisfaction tout de même. Voici maintenant, ou presque, le temps de partir.

Que retenir de ce séminaire ? A mon avis, ne surtout pas retenir mais laisser se prolonger, s'échapper et s'écouler l'encre dans le sillon amorcé. Sillon émergence d'une lutte personnelle. Rapport au temps et à soi auquel je ne m'étais encore jamais confronté.

La désinvolture du sans espoir - ni attente en tant que posture inconsciente répond donc aussi à l'exigence du travail ici réalisé.

Réinscription de la sacralité dans l'acte. Sacralité qui largue les amarres avec le pôle de l'effectivité, ou de l'après-coup (?). Translation de l'orientation, prise de distance ou regard sur l'architectonique de son ego-normativité, qui y imprime une trace, non pas de sa source originaire, mais dans sa logique profonde.

L'usure de l'exigence qui s'évapore dans l'usure de la succession étiole l'idée de soi, qui en constitue le dénouement alors inidentifiable. Émerge l'Expérience et non plus seulement le « par l'expérience », qui naît de la tension entre la visée et le où. Signature de l'introspection par le signe par opposition à l'évaluation par le sens.

Le pathique présente l'avantage de ne pas abandonner le vécu à l'écho d'un moment, mais à la portée d'un souffle. C'est là la grande rupture avec les séminaires précédents.





Le premier mot, la première impression : MERCI

Ce onzième séminaire où pour la première fois j'ose proposer un entrelacs pathique & gnosique fut inattendu, surprenant, révélateur et transformateur.

Je me suis laissé aller à l'Instant qui se donnait pour, à chaque fois, laisser surgir une proposition d'encre et une manière différente de la partager.

Je suis entré et ai demeuré dans un étonnement continu à vous regarder œuvrer dans l'encre, à écouter vos partages, à méditer vos œuvres, à ressentir la climatique qui se densifiait chaque jour.

L'érèbe coagulé

caresse la transparence de l'eau

Athamor, alchimie d'un clair-Obscur

Entre en dialogue le pinceau

Se donne l'Encre...

Le quotidien se transcende dans l'Instant

Celui d'une trace qui fait signe vers

Ce que deviendra demain



Ce séminaire terminé, Art et moi-même l'avons prolongé, comme chaque année, par quelques visites culturelles :

Les falaises d'Ault, Les foins d'Arvy, Le musée de Boulogne s/mer où vous pouvez découvrir une salle de G. Mathieu ainsi qu'un superbe Courbet : Marine.





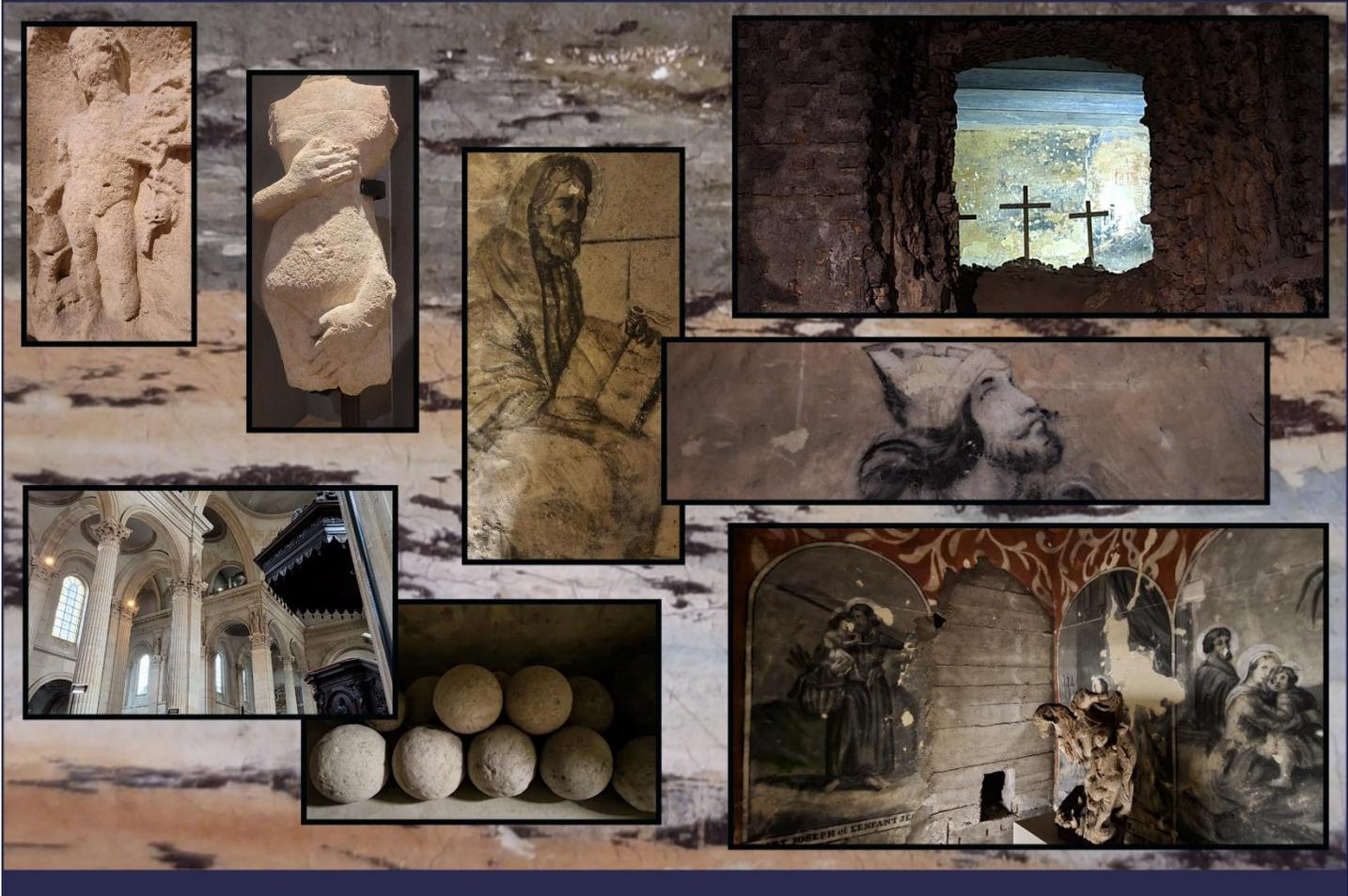
Courbet

Marée montante 1865





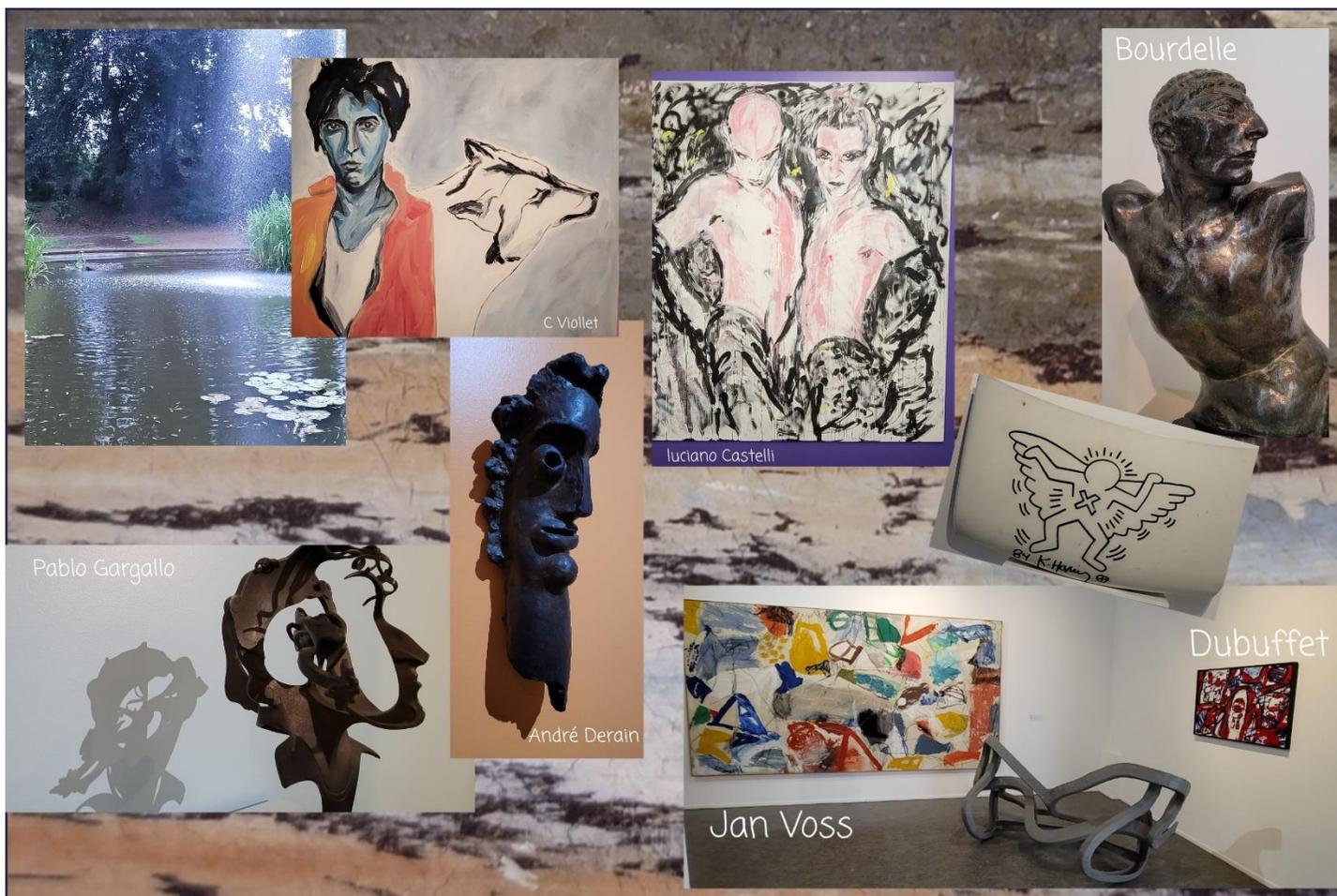
Toujours à Boulogne sur mer, la découverte de la Basilique et sa Crypte



Cap Gris-Nez , Cap Blanc-Nez, Calais et ses Bourgeois de Rodin



Le musée des Beaux-Arts de Calais



En nous dirigeant vers notre dernier lieu pour nous poser et méditer, le château de Cocove, nous prenons la décision d'un détour pour visiter le Bockhaus d'Eperlecques... Inattendu, surprenant et émouvant.



Ainsi se termine pour nous ce séminaire d'été 2021

